3e Année Nº 109 Le Nº 0$40 Jeudi 1er Octbre 1942

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



Architecture chame.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Direction : ASSOCIATION ALEXANDRE DE RHODES
DIRECTION-ADMINISTRATION : 6, boulevard Pierre-Pasquier — Hanoi — Téléphone 628

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 18 $ 00 — Six mois 10 $ 00 — Le numéro 0 $ 40
ETRANGER ..... Un an 27 $ 00 — Six mois 15 $ 00 — Le numéro 0 $ 60

SOMMAIRE

	Pages
Révolution Nationale en Indochine. — Mission de l'élite indochinoise	1
Voyage de Nha-trang à Stung-treng par les pays Moïs (suite), par le Docteur YERSIN	3
A propos des étudiants qui partent pour le Japon, par J. CHABAS	7
La sagesse populaire de France et d'Annam (suite), par CHI-QUA HO-PHU	8
Renaissance du théâtre en Indochine, par Claude BOURRIN	9
Le parc archéologique cham de Mi-son, par Jean-Yves CLAEYS	I à VII
Promotion dans la haute administration indochinoise	VIII
Visite au Camp de Jeunesse d'Angkor Vat	IX
Un des plus récents timbres indochinois	X
M. Roques, Inspecteur des Affaires administratives en Annam ; M. Guiriec, Administrateur-Maire de la ville de Hanoi	XI
Une technique traditionnelle annamite : l'estampe	XII
Quelques réalisations industrielles en Indochine	11
Lettre à mon ami M. le Luc-Lô, par Claude PERRENS	13
La Semaine dans le Monde :	
Les Informations de la Semaine	15
Revue de la Presse Indochinoise	16
La Vie Indochinoise	19
Solution des mots croisés n° 84	20
Mots croisés n° 85	20

RÉVOLUTION NATIONALE EN INDOCHINE

Mission de l'élite indochinoise

LES réformes politiques, sociales, économiques, administratives ou techniques, poursuivies avec patience et ténacité depuis deux ans, dans toute la Fédération, ont certainement eu une incidence primordiale sur le rapprochement franco-indochinois, dont « Indochine » a précisé les progrès dans un précédent article.

Il n'en reste pas moins que ce rapprochement ne saurait dépendre uniquement d'une reconstruction législative ou technique.

Le rôle de l'« intelligence » indochinoise, l'action doctrinale des élites, tant Françaises qu'Autochtones, reste essentielle.

Et il semble que jusqu'à ce jour cette élite n'ait pas été tout à fait à la hauteur de sa mission.

On se doit en effet de convenir que, si, à la faveur des efforts du gouvernement, le rapprochement franco-indochinois a réalisé des progrès plus qu'encourageants, il revêt cependant un caractère trop sentimental et quelquefois un peu simpliste, qu'il s'agirait de faire évoluer vers plus de raison et de profondeur.

Il s'est créé autour de la France et de son chef de vastes puissances de sentiment. Il s'agit maintenant de renforcer ce sentiment en le raisonnant.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les Indochinois ont aujourd'hui des notions assez générales sur la Communauté Impériale, sur le Fédéralisme Indochinois, sur la nécessité du Patriotisme local étroitement associé au patriotisme Français, etc...

Il faudrait maintenant les fouiller, les approfondir, les analyser, afin d'en faire percevoir à la lumière de la doctrine du Maréchal toutes les harmoniques et les résonances et de les consolider profondément dans l'esprit de chacun, tant Français qu'Indochinois. Et là apparaît le rôle considérable de l'élite dans le rapprochement franco-indochinois. La deuxième étape du rapprochement lui appartient, semble-t-il. C'est à une minorité de professeurs, de juristes, d'économistes, d'artistes, de praticiens Français et Indochinois, que doit être confié le soin de dégager aux yeux des intellectuels de ce pays ce que peut et doit être la Communauté impériale française, et l'évolution dans son sein de l'Indochine vers une entité politique et sociale majeure.

Il s'agit de faire apparaître, à la pleine lumière des principes du Maréchal et des lois de l'évolution des sociétés humaines, l'efficience et les richesses d'espoir qu'évoque la notion d'Empire ; les professeurs, les philosophes, les moralistes, les hommes d'Eglises, doivent chercher les points de conciliation des doctrines en présence et dégager dans la diversité de tous les systèmes qui rattachent l'Indochine tant au monde occidental qu'au monde Asiatique, le commun dénominateur qui n'est autre que l'humanisme français dans son sens le plus élevé, essentiellement synthétique.

Ils doivent faire comprendre :

Que la guerre actuelle, réaction universelle contre l'individualisme anarchique, national et international, de l'ère libérale, enfantera des systèmes s'appuyant sur les groupes naturels qui, au lieu de tendre à disperser les sociétés nationales en une poussière d'individus isolés, et la société internationale en une poussière de petits peuples égoïstes, groupera des familles homogènes et des familles de peuples, s'agglomérant en blocs économico-politiques, liés par des libres échanges culturels et matériels ;

Que l'Empire français sera l'un de ces blocs, de ces groupes familiaux et qu'il aura pour fondement les notions « d'unité dans la diversité » de « régionalisme amplifié » qui président à la construction de la France ;

Les juristes ont à construire cet Empire et ses lois, logiquement, en partant des principes juridiques nouveaux posés par le Maréchal ;

Les économistes doivent s'attacher à préciser le rôle d'intermédiaire, de charnière, que la Fédération peut jouer entre les blocs européens et asiatiques qui tendent à se créer ;

Les artistes, les littérateurs, les hommes de science, doivent exalter la richesse presque unique de la culture et de la science françaises dont tout l'Empire doit bénéficier, avec la fécondité, dont les preuves sont déjà éclatantes, de son alliance avec les cultures traditionnelles de l'Indochine...

Ce ne sont que des exemples mais ils évoquent suffisamment l'effort à accomplir. Dans ce but, des cercles d'études doivent naître, des travaux doivent être rédigés et publiés, des conférences doivent être organisées.

Cet effort suppose un travail de réflexion, de méditation, de recherches, considérable. Il suppose un faisceau conjugué de bonnes volontés et d'intelligences désintéressées.

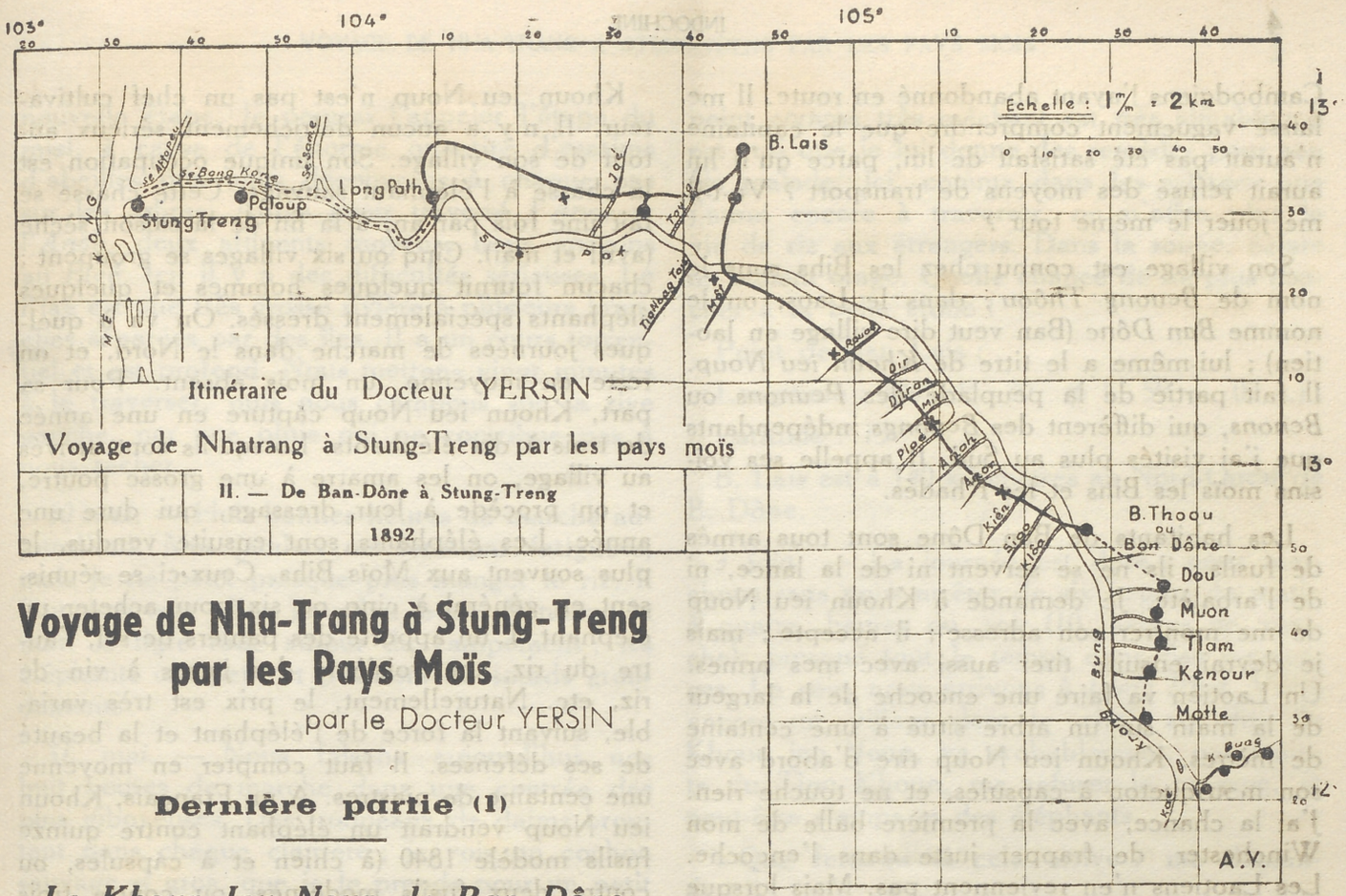
On veut espérer que tous les intellectuels français et indochinois comprendront leur mission et qu'ils s'en montreront dignes.

Chacun doit méditer ces paroles si profondes :

« Je ne puis rien pour vous sans vous. Nul ne saurait sauver une nation inerte ou rétive. »

INDOCHINE

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Itinéraire du Docteur YERSIN

Voyage de Nhatrang à Stung-Treng par les pays moïs

II. — De Ban-Dône à Stung-Treng

1892

Voyage de Nha-Trang à Stung-Treng par les Pays Moïs

par le Docteur YERSIN

Dernière partie (1)

Le Khoun Ieu Noup de Ban Dône

JE me trouve, le 25 mai, à une étape de Ban Dône, au village de B. Dou, dont je fais le point. Ce poste, comme beaucoup d'autres, ne figure pas sur la carte actuelle au 1/100.000e de l'Indochine.

L'éléphant est prêt de bonne heure et à 8 heures nous sommes déjà partis. Toute la journée notre direction de marche est le Nord-Ouest : nous traversons des cultures, une étendue considérable de forêt ; je trouve très répandu sur le sol un minerai fort lourd qui me paraît être du fer, enfin après 7 heures de marche, nous arrivons à Beuong Thôou.

Ce village, entouré de deux enceintes, est situé sur le bord de la rivière. Déjà quelques minutes avant d'y arriver, j'avais retrouvé avec plaisir le Krong Boung dont le cours est ici fort rapide ; de loin, on entend l'eau mugir. La rivière est divisée en plusieurs bras par des îles ; c'est sur une de ces îles que je m'attendais à voir B. Thôou ; le village aurait-il changé de place ? Le Chef est absent ; je m'installe quand même chez lui, dans une jolie hutte neuve, bien propre, où l'on remarque de suite le pavillon siamois (rouge avec un éléphant blanc au milieu). C'est, paraît-il, le signe que Thôou paye tribut au Tiou Khoun, gouverneur siamois de Stung-treng.

Bientôt, quelques Laotiens, attirés par la nouvelle qu'un étranger est arrivé, viennent voir. Je remarque en eux un type nouveau pour moi. Ils ont les cheveux courts. Les traits du visage, le costume les rapprochent beaucoup des Cambodgiens. Ils ont des tatouages sur les cuisses. On me prend d'abord pour le capitaine Cupet qui a passé ici l'année dernière, et dont on se souvient fort bien. Le Chef ne rentre pas dans la soirée ; il ne faut l'attendre que demain.

26 mai. — J'obtiens pour le point de Beuong Thôou (ou Ban Dône) :

Longitude : 105° 26' 30" (7 h. 01 m. 42 s.) ;

Latitude : 12° 50' 45".

Thôou est à 25 kilomètres au Nord-Ouest de Dou.

A midi, le chef arrive. Il est jeune et paraît intelligent. De suite, il me sourit, et vient s'asseoir près de moi. Nous causons d'une quantité de choses : du capitaine Cupet, dont il se souvient très bien et dont il a même retenu le nom (*Capaine Coupé*). Il me raconte qu'il l'a vu passer deux fois l'année dernière ; son village était alors dans une île, sur la rivière (il a changé de place depuis) et très en ruines. La première fois, le capitaine venait de Kratié (Cambodge) avec 13 éléphants, beaucoup de serviteurs et beaucoup de miliciens, puis il est parti pour le Nord. Un mois après, Thôou le voit redescendre tout seul, ses éléphants et ses

(1) Voir nos numéros 103 et 104.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Cambodgiens l'ayant abandonné en route. Il me laisse vaguement comprendre que le capitaine n'aurait pas été satisfait de lui, parce qu'il lui aurait refusé des moyens de transport ? Va-t-il me jouer le même tour ?

Son village est connu chez les Bihs sous le nom de *Beuong Thôou ;* dans le Laos, on le nomme *Ban Dône* (Ban veut dire village en laotien) ; lui-même a le titre de *Khoun ieu Noup*. Il fait partie de la peuplade des *Peunons* ou *Benons*, qui diffèrent des *Beuongs* indépendants que j'ai visités plus au Sud. Il appelle ses voisins moïs les Bihs et les Rhadés.

Les habitants de Ban Dône sont tous armés de fusils ; ils ne se servent ni de la lance, ni de l'arbalète. Je demande à Khoun ieu Noup de me montrer son adresse ; il accepte ; mais je devrai ensuite tirer aussi avec mes armes. Un Laotien va faire une encoche de la largeur de la main sur un arbre situé à une centaine de mètres. Khoun ieu Noup tire d'abord avec son mousqueton à capsules, et ne touche rien. J'ai la chance, avec la première balle de mon Winchester, de frapper juste dans l'encoche. Les Laotiens n'en reviennent pas. Mais lorsque je loge rapidement les six autres balles dans un arbre plus éloigné, ils se mettent à pousser des cris de joie, comme des enfants. Il me faut encore décharger mon fusil de chasse, décharger mon revolver, et ils en voudraient encore ! Mais cette démonstration va me coûter cher. Le chef me dit qu'il veut bien me conduire à moitié route de Stung-treng, mais à la seule condition que je lui fasse cadeau de mon fusil de chasse ! Je crois d'abord qu'il plaisante ; mais non, c'est très sérieux. J'offre tout le reste, même mes jumelles, mon revolver. Il n'en veut pas. Il me dit, toujours en souriant que c'est le fusil de chasse seul qu'il lui faut.

27 mai. — La seule concession que veut bien me faire Khoun ieu Noup, c'est qu'au lieu de ne me conduire qu'à moitié route de Stung-treng, il ira un peu plus loin dans l'Ouest, jusqu'à un village appelé *Long P'ath*. D'ailleurs, il m'accompagnera lui-même, et je ne lui donnerai le fusil qu'arrivé à destination. Pour sceller ce traité, nous échangeons des bracelets. S'il me trompe, je pourrai lui prendre ses éléphants. Si c'est moi qui refuse de lui céder le fusil, il me jure qu'il fera la guerre aux Bihs tributaires de l'Annam, et qu'il en massacrera un bon nombre. Il en est bien capable. Je me souviens qu'à *Tieua*, on me parlait l'autre jour d'un village Bihs dont il avait eu à se plaindre, et qu'il aurait, il n'y a pas longtemps, attaqué à l'improviste et brûlé après avoir tué tous les habitants !

Khoun ieu Noup n'est pas un chef cultivateur. Il n'y a aucun défrichement sérieux autour de son village. Son unique occupation est la chasse à l'éléphant sauvage. Cette chasse se fait une fois par an, à la fin de la saison sèche (avril et mai). Cinq ou six villages se groupent ; chacun fournit quelques hommes et quelques éléphants spécialement dressés. On va à quelques journées de marche dans le Nord, et on reste en moyenne un mois absent. Pour sa part, Khoun ieu Noup capture en une année de trois à dix éléphants. Lorsqu'ils sont arrivés au village, on les amarre à une grosse poutre, et on procède à leur dressage, qui dure une année. Les éléphants sont ensuite vendus, le plus souvent aux Moïs Bihs. Ceux-ci se réunissent en général à cinq ou six pour acheter un éléphant. L'un apporte des paniers de sel, l'autre du riz, un troisième des jarres à vin de riz, etc. Naturellement, le prix est très variable, suivant la force de l'éléphant et la beauté de ses défenses. Il faut compter en moyenne une centaine de piastres. A un Français, Khoun ieu Noup vendrait un éléphant contre quinze fusils modèle 1840 (à chien et à capsules, ou contre deux fusils modernes, ou contre trois caisses de poudre ou de cartouches).

Khoun ieu Noup a un ptérygion double qui gène beaucoup sa vue. Il me demande si je peux le guérir ? Certainement, mais je n'ai pas ici ce qu'il me faut pour cela ; si je reviens l'année prochaine, je me munirai des instruments nécessaires.

« Si tu me guéris, me dit Khoun ieu Noup, je te donne deux éléphants, et je te conduirai moi-même dans tous les villages laotiens que je connais : chez M'Pih, Mâan, Thoung, Mèboun, N'Gion, Mèhoun, Mèhang ; Kril, Ngong, Ouann, Kit, Tchionn, La, Aé, etc. » La perspective est réellement tentante.

28 mai. — Il paraît que nous allons avoir à marcher six journées dans la forêt, avant de rencontrer un village. Il faut donc nous approvisionner de riz en conséquence. A 8 heures, nous partons de la rive gauche du Krong Boung que nous avons traversé en pirogue, et nos trois éléphants à la nage. La marche dans la forêt est monotone. Les seuls événements à noter aujourd'hui, sont la traversée de trois petits affluents du Krong Boung, la découverte que nous faisons du tombeau d'un chef laotien appelé M'Rang, mort il y a deux ans et une pluie diluvienne qui nous rafraîchit. A 3 heures, nous nous arrêtons pour camper. Journée de 7 heures de marche au Nord-Ouest.

29 mai. — Après le déjeuner, que l'on absorbe avant le lever du soleil, en route pour une

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nouvelle étape. Je pourrai l'appeler l'étape du miel, à cause de l'énorme quantité d'essaims d'abeilles que nous découvrons à chaque pas sur les arbres. Après avoir traversé l'*Anor* et l'*Anah*, deux affluents moyens, nous arrivons au *Plaé*. Ici, il y a des difficultés sérieuses. Le Plaé est une très grosse rivière à plusieurs branches séparées par des îles. Il a un cours torrentiel et est profond. Nous mettons vingt minutes à le traverser, puis nous campons sur sa rive gauche, par une pluie qui ne contribue pas à nous sécher.

30 mai. — Huit bonnes heures de marche aujourd'hui. Mes jambes ne sont pas fatiguées, mais je ne peux presque plus manger le riz. Il faut pourtant aller jusqu'au bout. Pendant la nuit, le tigre rôde autour du campement ; les éléphants ont peur et poussent de sourds grondements.

31 mai. — Nous faisons aujourd'hui nos huit heures de marche dans une contrée des plus giboyeuses. Des troupeaux de daims broutent dans chaque clairière ; je vois un cochon sauvage si gros, que je le prends pour un petit bœuf. Mais je n'ai pas le temps de m'arrêter pour chasser. Comme affluents, nous avons aujourd'hui à franchir à la nage le *Remat*, qui est profond. Le soir, nous arrivons au Krong Bung ; nous aurons à le traverser demain matin.

1er juin. — Sur la rive droite du Krong Bung, même forêt, même gibier que sur la rive gauche. Le soir, au campement, Khoun ieu Noup me recommande de tenir mes fusils chargés. Il craint les sujets d'un nommé *Kabonne* dont le village doit être quelque part au Nord-Est, à une journée de marche.

2 juin. — Nous devons aujourd'hui arriver à un village appelé *Ban Lais*. Effectivement, au sortir d'une forêt où les sangsues surabondent (elles grimpent même le long de ma canne pour se fixer sur mon bras), nous l'apercevons dans le lointain, très heureusement situé sur une colline. *Ban Lais* est principalement formé par quatre longues maisons, disposées en un quadrilatère au centre duquel s'élève la maison commune avec son grand toit conique. C'est là que nous descendons. Les habitants de Ban Lais sont d'une autre peuplade que ceux de Ban Dône. Ils paient aussi tribut au Siam. Je trouve là un prisonnier cambodgien, qui me dit avoir été envoyé de Kratié pour lever l'impôt. Il est possesseur d'un beau fusil de chasse à percussion centrale, ainsi que de cartouches. Les Laotiens le lui laissent tout en le retenant prisonnier. Il a la jambe prise dans une pièce de bois, comme cela se pratique chez les Moïs. Le chef du village, que Khoun ieu Noup m'avait dépeint comme très méchant est très aimable ; il est vrai que je lui donne des remèdes pour son fils malade. Ici, comme dans les villages que j'aurai encore à traverser, on n'offre plus le vin de riz aux étrangers. Dans la soirée, éclate un violent orage. Quelle chance de ne plus coucher à la belle étoile !

Point de Ban Lais :

Longitude : 104° 45' 30'' (6 h. 59 m. 02 s.) :

Latitude : 13° 36'.

B. Lais est à 140 kilomètres au Nord-Ouest de B. Dône.

3 juin. — La journée est dure ; nous marchons sans nous arrêter de six heures du matin à quatre heures du soir (10 heures de marche), presque tout le temps dans des marécages. Le soir, nous arrivons à *Long Phat*. Voilà encore un village dont le chef, au dire de Khoun ieu Noup, va probablement, par crainte du Tiou Khoun, me refuser le passage, et peut-être s'emparer des éléphants.

« Que feras-tu si cela arrive ? me demande-t-il.

— Eh bien, je te prierai de me ramener à une journée de marche en arrière, sur le bord du Krong Bung, puis de me faire construire un petit radeau en bambou. Je me débrouillerai pour descendre à Stung-treng, malgré les rapides ! »

Heureusement que nous n'avons pas à en venir là. Le chef est absent, mais son remplaçant est parfait. Je lui donne de la quinine pour sa fièvre, du salol pour sa diarrhée, et j'en obtiens tout ce que je veux.

Les habitants de Long Phat ont le type cambodgien absolument pur ; il y aurait d'ici une route conduisant à Kratié en quinze jours.

C'est là que je vais me séparer de Khoun ieu Noup. Je lui remets le fusil avec un serrement de cœur.

DERNIERES ETAPES

4 juin. — Le Krong Bung s'appelle ici *Sré Poc* ; on me dit qu'en cette saison, les rapides sont si dangereux, qu'on ne répond pas, si je veux descendre en pirogue, que nous ne chavirions en route. Dans ces conditions, je me résigne à suivre la voie de terre. On me donne donc deux chars à bœufs, sans réclamer aucun cadeau !

Nous faisons huit heures de marche dans la forêt, coupée ça et là par des clairières marécageuses. Nous nous arrêtons auprès d'une petite mare. Je pourrais nommer ce bivouac le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bivouac des fourmis, tant ces bestioles sont nombreuses et agaçantes. Elles pénètrent partout. Un moment, j'en ai plein les cheveux.

5 juin. — Je regrette amèrement de n'avoir pas pris les pirogues, hier. Il pleut tout le jour, et il faut marcher toujours dans la même forêt coupée des mêmes clairières marécageuses. Les bœufs eux-mêmes sont si fatigués qu'ils ont peine à avancer. Enfin, demain nous arriverons à *Kabalemat*.

6 juin. — Encore dix heures de marche à faire, et nous arrivons enfin au village. Ici, on ne loge pas les étrangers dans la maison commune ; on les laisse se débrouiller. Nous trouvons, après quelque recherche une sorte de tout petit hangar qui, au moins, nous abritera de la pluie. J'ai de la peine à obtenir du chef de village qu'il me loue une pirogue pour demain. Ici, le Krong Bung s'appelle le *Sé Bang Kane*.

7 juin. — Si à terre les routes sont mauvaises, sur la rivière, les rapides le sont plus encore. Nous nous en apercevons aujourd'hui. Trois fois, je dois descendre avec mes Annamites et un des Laotiens, afin d'alléger la pirogue, et nous avons chaque fois plus d'une heure à marcher, par la pluie à travers les fourrés de bambous et des hautes herbes, jusqu'à ce que nous soyons arrivés en un point moins dangereux. A 6 heures nous nous arrêtons entre deux rapides très rapprochés. Je ne comprends pas encore comment mes Laotiens sont parvenus à allumer du feu et à faire cuire le riz. Il pleut toute la nuit ; je couche sur mes caisses pour les protéger un peu. Le niveau de la rivière monte de plus d'un mètre !

8 juin. — Nous devons descendre à terre encore deux fois, ce matin, puis nous restons dans la pirogue pour un dernier rapide où l'eau forme des tourbillons inquiétants ; enfin nous arrivons à *Poloup*, village où chaque maison a ses cocotiers, mais où, le chef étant absent, on nous laisse nous débrouiller pour construire un abri contre la pluie qui ne s'arrête plus.

9 juin. — Le chef n'arrive qu'à 9 heures, mais alors tout va bien. Il a déjà vu des Français, il y a longtemps. Comme nous allons arriver dans la journée à Stung-treng, je suis très généreux. A midi, nous embarquons dans deux pirogues, et à trois heures, j'arrive à la maison de M. de Coulgeans, notre agent consulaire à Stung-treng. Justement il est absent : il est descendu à Kratié depuis plusieurs jours. Son interprète n'est pas très débrouillard ; il ne peut me trouver, pour ma dernière piastre qu'un peu de riz et un très, très vieux coq. Je vais avec lui voir le Tiou Khoun, un petit homme qui me rappelle le type manillais. Il me questionne sur mon voyage, me demande où j'ai passé, si j'ai été bien reçu, et prend note de tout cela. Il s'informe si je compte faire un nouveau voyage l'année prochaine, et si dans ce cas, je pourrais vacciner les villages. Je lui dis que telle serait en effet mon intention.

« Que demanderez-vous pour cela ? ajoute-t-il.

— Mais rien. »

Il se retourne alors vers l'interprète, et lui dit : « Les Français sont vraiment étonnants, et tous les mêmes. »

Stung-treng est un point dont la longitude est connue exactement. Je puis donc vérifier la marche de mon chronomètre, et je ne trouve entre la marche calculée et la marche réelle qu'un écart de 6 secondes pour trois mois. Ce résultat me fait plaisir.

Il est probablement dû aux soins minutieux que j'ai donnés au chronomètre pendant ce voyage. Je me suis astreint, comme je l'ai déjà dit plus haut, à faire toute la route à pied, portant moi-même la montre, bien emballée dans un petit panier, afin de lui éviter toute secousse.

Ce chronomètre était un compteur de Marine Leroy, qui m'avait été prêté par M. Roland, l'agent général de la Compagnie des Messageries Maritimes à Saigon.

Les toits de la résidence auraient besoin de quelque réparation ; ils sont un peu à jour ; heureusement que la pluie oublie de tomber pendant la nuit.

10 juin. — Je devais partir ce matin à 6 heures pour descendre le Mékong en pirogue afin d'arriver à Sambor dans la soirée, mais on n'est pas plus pressé ici que chez les Moïs ; ce n'est qu'à quatre heures de l'après-midi que les coolies se décident à venir, et que nous partons. Il faut donc coucher sur le fleuve.

11 juin. — A 6 heures du soir, après une heureuse descente des rapides du Mékong, je revois enfin un Français, M. Fourestier, le Résident de Sambor, qui m'accueille avec la plus grande affabilité.

1892-1942.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A propos des étudiants qui partent pour le Japon

par J. CHABAS

Huit jeunes Indochinois, Français et Annamites, vont partir pour le Japon en qualité d'étudiants d'échanges ou d'étudiants invités, peut-être seront-ils accompagnés de deux étudiantes, mais cela n'est pas encore certain pour ce premier voyage.

Les accords et les invitations qui président à ces départs sont (sur ce point déterminé), l'heureux résultat d'une politique de collaboration intellectuelle Nippo-Indochinoise amorcée dès avant la guerre de 1939. — Dans tout domaine le principal est de savoir persévérer —.

C'est sous le signe du tourisme que se placèrent les premières conversations. Et, en 1936, les offices du tourisme indochinois et japonais organisaient un mois à travers le Japon », ; à cette époque déjà la liaison entre le tourisme et les œuvres intellectuelles était si étroite que priorité était donné pour ces croisières aux professeurs et aux intellectuels.

Ces premiers essais connurent un beau succès et, tandis que les offices du tourisme d'Indochine et du Japon organisaient une collaboration qui depuis lors ne s'est jamais démentie, les deux parties intéressées s'en trouvant fort satisfaites, on pensa dans nos milieux universitaires à mieux connaître le Japon et à présenter l'Indochine, terre française d'Asie, aux Japonais.

Dès le début de 1939, quelques échanges de vues avaient eu lieu entre le Gouverneur Général de l'Indochine et le Consul général du Japon. La guerre fit repousser ces questions à l'arrière-plan ; mais les événements de 1940 et les efforts faits par le Gouvernement du Maréchal et le Gouvernement Impérial pour établir la collaboration de la France et du Japon devaient rapidement rendre toute son importance à la question du rapprochement intellectuel franco-japonais. Chacun comprit, en effet, qu'il ne peut y avoir de collaboration effective, qu'entre Nations qui se connaissent réellement, et que cette connaissance indispensable n'est acquise que par l'entretien de relations intellectuelles fréquentes.

La France étant en contact avec l'Asie orientale par son installation en Indochine, l'Union Indochinoise devait tout naturellement devenir le centre de cette collaboration. Dans le domaine culturel, un plan général a été cherché et c'est précisément dans ce plan d'ensemble que s'intègrent les échanges et invitations d'étudiants. Un tel plan est obligatoirement de nature complexe non seulement parce qu'il pose de multiples questions, mais parce que ces questions, bien que relevant du domaine des relations internationales, ont une incidence parfois prépondérante dans le domaine interne. Il en est ainsi par exemple du problème de l'enseignement réciproque de la langue de chacun des pays, sur les territoires de l'autre.

L'enseignement de la langue japonaise en Indochine a fait naître une difficulté particulière en raison de ce qu'il n'existait sur le territoire de l'Union aucun professeur qualifié pour enseigner le Japonais. Si bien que ce problème qui, en quelque sorte, est préliminaire à la collaboration n'a pu être résolu que par une collaboration effective des autorités japonaises qui ont bien voulu prendre une part importante dans l'organisation de cet enseignement.

Relèvent directement du domaine des relations internationales les questions d'échanges d'ordre culturel, parmi les plus importants sont les missions de professeurs. Elles ont brillamment débuté avec la venue en Indochine de M. le Professeur Ohta et le voyage au Japon de M. le Professeur Goloubew. Si elles ont été interrompues à cause des difficultés de communication, elles vont reprendre au début de cette année universitaire.

Depuis plus d'un an des échanges de publications se poursuivent régulièrement et l'on peut trouver à la Bibliothèque centrale de Hanoi l'ensemble des revues que le Japon édite en langue étrangère. Viendra s'y joindre, peut-être avant le mois de janvier prochain, une revue bilingue nippo-française éditée par les soins d'un Comité nippo-indochinois et destinée à faire connaître le Japon à l'Indochine et l'Indochine au Japon.

Les arts occupent une grande place dans le plan de collaboration intellectuelle ; des expositions sont prévues au Japon et en Indochine. Au printemps prochain s'ouvrira à Tokio l'exposition de l'*Art Moderne Indochinois*, tandis que différentes écoles japonaises viendront exposer en Indochine. Un jour prochain, les Japonais pourront applaudir nos danseuses cambodgiennes comme nous avons applaudi et applaudirons encore les ballets de Takarazuka. La musique et le chant n'ont pas été oubliés, et, dans tous les domaines bien d'autres projets sont également à l'étude, ils se réaliseront en leur temps.

Les échanges de professeurs et d'étudiants ont été plus rapidement organisés que les autres. Ils ont été favorisés par les événements, si tristes soient-ils. Les universités françaises étant coupées du monde asiatique, c'était à l'Université d'Hanoi, dernière née d'une illustre lignée à venir se montrer digne de la grande famille à laquelle elle appartient. Elle a compris son devoir et elle l'accomplit avec enthousiasme, fière de représenter cette fois toute seule une culture plusieurs fois centenaire. Aussi c'est avec confiance que l'on voit partir ces jeunes étudiants qui devront s'instruire des méthodes japonaises, y adapter leurs connaissances et s'y perfectionner. Jusqu'ici, dans toutes les Universités où ils ont pu aller, les étudiants de l'Université Indochinoise se sont mis en valeur, jusqu'ici ils ont su remporter les récompenses les plus hautes ; nul doute qu'ils auront à cœur, en revenant dans leur pays, d'y apporter les grades universitaires auxquels ils aspirent en même temps que l'estime et la confiance de leurs maîtres et camarades des Universités Impériales du Japon.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La sagesse populaire de France et d'Annam (1)

(Suite)

par Chi Qua Hồ Phủ

Proverbes français	*Proverbes annamites correspondant*
Qui dort jusqu'à soleil levant, mourra pauvre finalement.	Giàu đâu đến kẻ ngủ trưa, Sang đâu đến kẻ say sưa tối ngày. *(Comment peut-il être riche, celui qui fait la grasse matinée ? Comment peut-il avoir une belle situation, celui qui est ivre jusqu'à la nuit tombante ?)*
Selon le vent, la voile.	Gió chiều nào che chiều ấy. *(On met le paravent du côté d'où vient le vent.)* *Ou encore :* Liệu gió phất cờ. *(Suivant la direction du vent, agiter son drapeau.)*
La fête passée, adieu le Saint.	Hết chay (2) thầy đi đất. *(La cérémonie mortuaire finie, le sorcier s'en va à pied.)*
Qui paie ses dettes s'enrichit.	Hết nợ làm giàu, *(Les dettes payées, on s'enrichit.)*
C'est jeter des perles aux pourceaux.	Hoài hồng ngâm cho chuột vọc, hoài mình ngọc để ngâu vầy. *(C'est dommage de laisser les rats ronger les kakis macérés [3].)* *(C'est dommage d'exposer un corps de jade aux caresses d'un buffle.)*
Les loups ne se mangent pas entre eux.	Hổ không ăn thịt con. *(Le tigre ne dévore pas ses petits.)*
A bon vin point d'enseigne.	Hữu sạ tự nhiên hương. *(Le musc sent de lui-même.)*

(1) Voir nos numéros 106 et 107.

(2) Chay : cérémonie bouddhique faite pour le salut des mânes d'un mort.

(3) Il existe un genre de kaki vert qui ne devient sucré qu'après une longue immersion dans l'eau.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Renaissance du théâtre en Indochine (1)

par Claude BOURRIN

DANS un récent numéro de cette revue, nous avons publié un article de M. Claude Bourrin concernant les représentations théâtrales françaises qu'il est en train de préparer pour la délectation prochaine des Hanoïens et des Haiphonnais. Il nous reste à parler de l'effort parallèle non moins intéressant que le même animateur infatigable est en train de réaliser à l'intention de la masse des spectateurs annamites. Mais, comme la première fois, il nous a paru plus simple de demander à M. Bourrin d'exposer lui-même ce qu'il a voulu faire en formant une troupe de comédiens tonkinois jouant dans leur langue. Nous aurons l'occasion de revenir bientôt sur ce sujet pour enregistrer les résultats des premières semaines d'une exploitation intensive qui a débuté le 15 août dernier au théâtre municipal. Dès aujourd'hui, nous sommes heureux de signaler le très franc succès remporté à chaque représentation par les artistes de M. Bourrin et surtout par les ouvrages qu'ils ont la charge d'interpréter. Toutes ces représentations ne font pas salle comble — il s'en faut — mais, quel que soit leur nombre, les spectateurs sont toujours enthousiastes ; il est visible que ceux-là qui sont venus — ne fût-ce que par hasard — assister à des représentations de la Compagnie du Renouveau *n'oublieront pas la qualité du spectacle et seront tentés de connaître les autres programmes.*

M. Bourrin croit que s'il pouvait installer sa troupe en permanence dans un « compartiment » bien situé de la capitale tonkinoise, elle arriverait à se constituer une clientèle chaque jour grandissante de véritables amateurs de théâtre. Nous lui souhaitons de ne pas attendre trop longtemps avant de trouver l'immeuble qui permettra à la Compagnie de subsister à peu de frais et d'asseoir définitivement sa réputation naissante. Voici le second article de M. Bourrin.

***

Le goût passionné que les anciennes générations d'Annamites avaient pour leur vieux théâtre classique inspiré de la tradition chinoise a commencé à se perdre quand l'influence occidentale s'est développée parallèlement aux progrès de l'instruction. Sans que les Français de ce pays aient rien fait pour favoriser cette évolution qui est allée jusqu'à l'abandon à peu près total, au moins dans les villes, du vénérable répertoire de « *hat bô* », les Annamites en sont venus à des formes de théâtre se rapprochant davantage du spectacle normal des Européens. Poussés par leur désir de changement, les Annamites sont allés jusqu'à représenter spontanément Molière dans les remarquables traductions du regretté Nguyên-van-Vinh (*L'avare, Le malade imaginaire et Le bourgeois gentilhomme*). Hélas ! ces essai si curieux, significatif au plus haut degré des aspirations d'un groupe agissant qui s'était formé après la Grande Guerre, cet essai n'a pas été suivi, n'ayant du reste que fort peu intéressé les Français du Tonkin qu'il eût dû passionner. M. Vinh disparu, cette velléité qu'il avait eue de porter à la scène annamite des œuvres d'une facture dramatique achevée n'a pas laissé de traces vivantes. Et la transformation du répertoire théâtral, au lieu de se faire par la sélection des chefs-d'œuvre, a sombré dans la banalité et la fadeur de ce genre hybride qui s'appelle le « *cai-luong* », compromis dans lequel il entre de l'opérette, de l'intrigue de cinéma, du roman-feuilleton, de la pièce policière et du vieux mélodrame cher à Margot.

Il m'avait toujours paru que le spectateur annamite valait mieux que le répertoire teinté d'occidentalisme qu'on lui offrait en pâture dans une atmosphère de musique le plus généralement fort médiocre. Et lorsqu'en 1925 j'inaugurai à Hanoi des représentations classiques en français, j'eus la joie de les voir suivies avec assiduité par la jeunesse annamite ; de multiples témoignages me sont donnés encore fréquemment de l'influence que ce premier essai eût sur l'esprit de la génération scolaire de l'époque.

Aussi lorsque je pris, en 1927, la direction professionnelle des théâtres municipaux, je continuai à jouer des classiques, notamment *L'avare, Le Cid, Les plaideurs, Les fourberies de Scapin, Le médecin malgré lui, Le misanthrope.*

Plus tard, quand la crise financière et la vogue du cinéma eurent obligé les théâtres à fermer leurs portes, je poussai plus loin ma tentative de diffusion des chefs-d'œuvre du répertoire français et je voulus m'adresser cette fois

(1) Voir *Indochine* du 20 août 1942.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

à la masse du peuple par le truchement de la langue du pays. Je formai donc à Saigon une troupe de comédiens tonkinois pour desservir les grandes plantations où les travailleurs, également tonkinois pour la plupart, étaient jusque-là soumis au régime forcé des pièces de cai-luong cochinchinoises. Plus de 120 représentations de *L'avare* et presque autant d'un autre programme de petites pièces françaises adaptées furent données devant des auditoires largement hilares tant au Cambodge qu'en Cochinchine. Je dirai plus tard pourquoi je dus renoncer à cet effort à la suite d'une intervention bien intempestive. C'est du reste la même idée que j'ai reprise au Tonkin ; elle consiste à mettre à la portée du spectateur non francisant des traductions et de préférence des adaptations de pièces françaises, alternant avec les pièces annamites originales que leurs auteurs veulent bien me confier

Je n'ai pas, en adoptant cette méthode, la prétention de « rénover » la scène annamite et je suis sincèrement confus lorsqu'on me félicite de l'influence que mon action a exercée sur le répertoire des théâtres populaires. *Il n'y aura de rénovation profonde et définitive du théâtre annamite qu'avec l'apport d'ouvrages nouveaux écrits entièrement d'original par des écrivains du cru.* Mais on peut aider à la formation de tels écrivains en diffusant un répertoire non asiatique qui vulgarise uniquement des pièces consacrées par des années, quelquefois des siècles, de la faveur publique.

La plupart des Français de la colonie, sous le mauvais prétexte qu'ils ne comprennent pas la langue, s'abstiennent d'assister aux représentations annamites. Ceux-là qui se risquent exceptionnellement à mes spectacles demeurent stupéfaits des réactions inhabituelles des spectateurs indochinois devant les « coups de théâtre » qui se produisent à chaque instant, savamment combinés par des auteurs qui sont encore ou étaient de leur vivant des maîtres ès ressort dramatique. Certains de ces spectateurs poussent parfois de véritables clameurs de joie provoquées par la fertilité d'invention des auteurs, par leur virtuosité, leur art de faire évoluer les personnages au milieu des péripéties les plus inattendues. Enfin la subtilité extraordinaire du spectateur annamite, à quelque classe sociale qu'il appartienne, le met à même d'apprécier pleinement les plus fines intentions de dialogues dont l'essentiel est restitué par la traduction ou l'adaptation.

Si l'on veut savoir ce que c'est que de communier par l'esprit, il suffit d'assister à « *Nguoi hà-tiên* » (adaptation de *L'avare*) ou bien à « *Con nua* » (adaptation de la très vieille farce flamande des *Encore*). Le spectateur annamite est actuellement, vis-à-vis de nos auteurs anciens, qui utilisaient un langage direct éminemment propre au succès, dans l'état de réceptivité idéal où devaient se trouver les spectateurs contemporains de ces grands maîtres. C'est pour cela que l'adaptation est préférable à la traduction quand il s'agit d'auteurs classiques. En adaptant, on transpose, et Harpagon, bourgeois français du XVII[e] siècle, devient « *Ca kiêt* », bourgeois annamite de 1942.

Cela permet de faire plus vivant puisqu'on élimine des formes de langage désuètes et des traits de mœurs anciennes qui, dans la version originale, ne sont pas toujours compris même des spectateurs européens d'à présent. Ce qui subsiste en tout cas, pour le spectateur asiatique, c'est la nouveauté des situations, le parfait enchaînement des scènes, la magistrale peinture des différents personnages et par-dessus tout cette maîtrise du dialogue étincelant d'esprit qui est la marque des grands auteurs français.

On peut se demander pourquoi, avec des atouts semblables, le théâtre français traduit ou adapté ne contrebalance pas efficacement l'influence du « *cai luong* », mortelle à l'avenir du théâtre annamite. C'est sans doute parce que l'entreprise est encore trop nouvelle. C'est surtout par ce que l'opinion publique n'est pas guidée comme elle le serait en Europe par des critiques exercés et spécialisés qui savent le pourquoi et le comment des choses. Au Tonkin, il y a des journaux annamites fort bien présentés du point de vue matériel. Il leur manque à tous des écrivains impartiaux et cultivés capables d'expliquer les raisons de leur enthousiasme ou de leur sévérité. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait point d'Annamites capables de formuler une étude critique pertinente d'une tentative comme celle dont je viens d'exposer certains aspects. Malheureusement, ceux-là, qui sont souvent plus ferrés sur la chose théâtrale française que la plupart des Français eux-mêmes, n'écrivent pas dans les journaux qui touchent la masse.

Victime de la conspiration du silence ou de reproches inconsidérés émanant de courriéristes incompétents, la Compagnie dramatique du Renouveau n'en aura que plus de mérite à conquérir le public. Peut-être d'ailleurs sombrera-t-elle un jour dans l'indifférence générale. Il importe peu. Dans dix ans, ou dans vingt ou dans trente, la comédie (*kich doàn*), qui est le procédé d'expression théâtrale le plus parfait, aura triomphé de toutes les résistances. Ce jour-là, il sera possible de songer à constituer enfin un théâtre national vraiment à l'honneur de la pensée annamite.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LE PARC ARCHÉOLOGIQUE CHAM DE MI-SON

EN AFFECTUEUX ET RESPECTUEUX
HOMMAGE A M. HENRI PARMENTIER
CHEF HONORAIRE
DU SERVICE ARCHÉOLOGIQUE
EN TÉMOIGNAGE D'ADMIRATION
POUR SON ŒUVRE

par

JEAN-YVES CLAEYS



SUR la route Mandarine, au Km. 28 après Tourane, vers le Sud, non loin d'un ancien relai de poste annamite, se trouve l'embranchement de la route n° 104. Il est signalé par un grand panneau indicateur : « Ruines Chames de Mi-son, 29 km. »

La petite route provinciale traverse une suite de sites particulièrement importants dans l'histoire de la péninsule. C'est là, en effet, à 7 kilomètres seulement de la route coloniale n° 1, que se trouve l'emplacement de l'ancienne Simhapura, la ville du lion, capitale du royaume disparu, longtemps légendaire du Champa, du VI^e^ au IX^e^ siècle. A l'époque où la France était encore en pleine période Romane, sous Dagobert, régnait ici un grand roi au nom pour nous étrange de Prakaçadharma. Son Empire, aux mœurs fastueuses pour l'époque, aux armées nombreuses et puissantes, à la culture brahmano-bouddhique avancée s'étendait des confins du Nghê-Tinh actuel aux sables de Phan-thiêt. Les Chams avaient conquis leurs provinces aux dépens des chefs des Commanderies méridionales des Han. Plus tard, ils résistèrent aux armées puissantes de Koubilaï Khan.

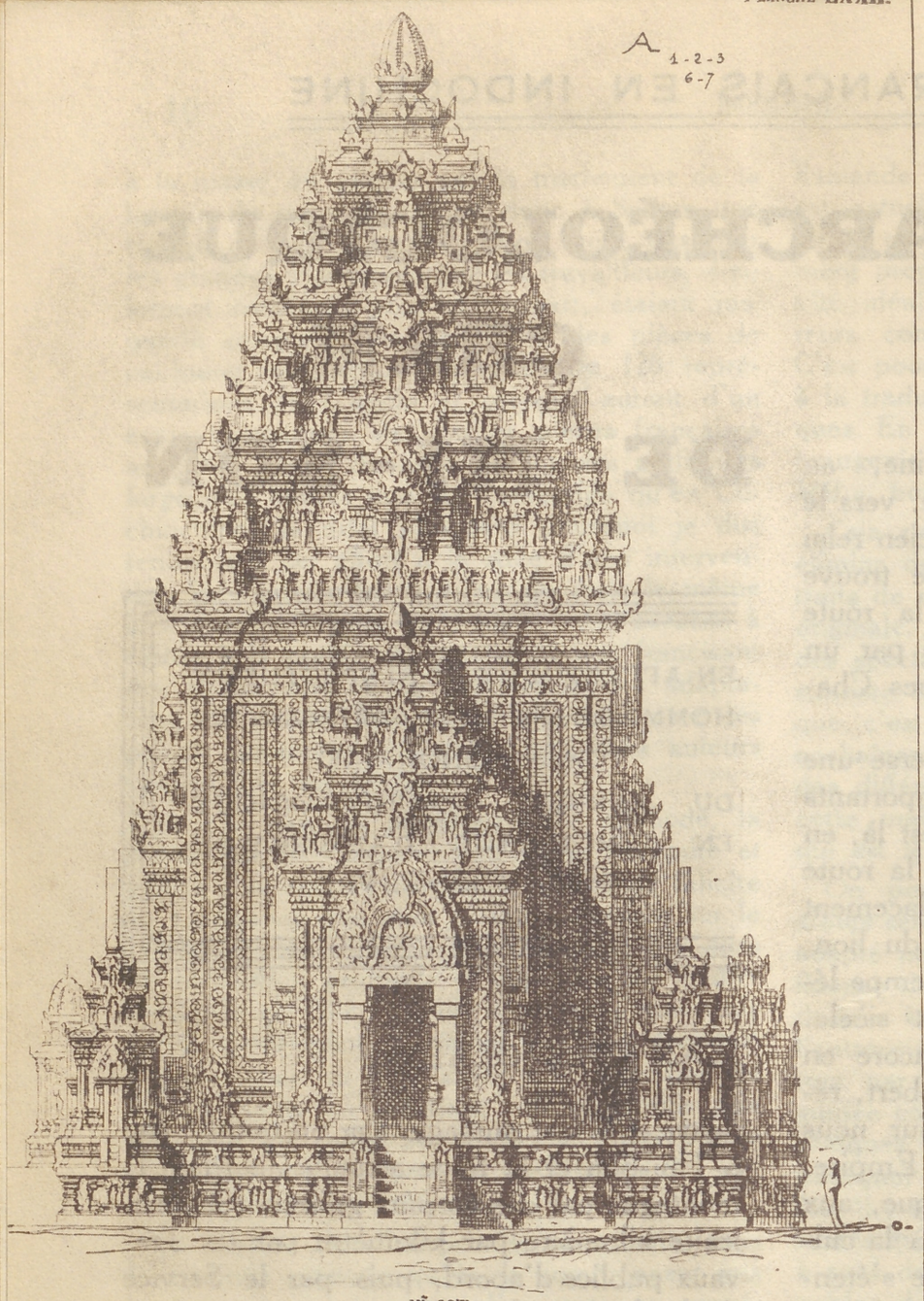
Mais cet emplacement capital où seuls des soubassements mis au jour en 1927-1928 subsistent encore n'est qu'une citadelle avancée, près des estuaires, par rapport à la ville sainte de Mi-son. Plus en amont, sur la rive sud du Sông Thu-Bon, une inscription rupestre indiquait au voyageur fluvial qu'il était sur le bon chemin. Au V^e^ siècle, Bhadravarman I^er^, fondateur du premier temple de Mi-son, fit graver sur le roc ce précieux renseignement. Nous ignorons encore, par contre, où passait exactement la voie chame terrestre, entre le fleuve et le site sauvage. Car on quitte l'eau à Thu-Bon et la route actuelle abordant la montagne par des coteaux gréseux fut construite kilomètre par kilomètre par les Travaux publics d'abord, puis par le Service Archéologique lui-même pour ses propres besoins.

Le « cirque » de Mi-son mérite exactement son nom. C'est une vaste cuvette de mille à dix-huit cents mètres de diamètre, presque circulaire. Au Nord, les monts qui l'entourent, coupés d'un col étroit et oblique, ne dépassent pas les dimensions de hautes collines en falaises arides. Au Sud, le « Rang Meo », la Dent du Chat, élève son sommet en forme de croc de serpent renversé. Sa silhouette caractéristique le signale aux initiés depuis le col des Nuages jusqu'au culao cham, où se récoltent les nids de salanganes.

Ce centre archéologique fut découvert, ou tout au moins signalé pour la première fois, en 1897 par Camille Paris dont nous retrouvons le nom, associé à celui de Charles

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A 1-2-3 6-7



MI SON.

Groupe A. — Sanctuaire A_1. — Face principale O. restaurée. Echelle : 0 m. 0075 par mètre.

ples. *Indochine* a parlé assez souvent d'archéologie chame pour que nous évitions à ses lecteurs une nouvelle « leçon » sur les origines de cet art. Ajoutons seulement que les édifices de Mi-son se répartissent entre le V^e^ et le XII^e^ siècle et qu'ils offrent les types les plus représentatifs de cette exceptionnelle architecture et de sa statuaire d'un goût souvent raffiné.

La plus grande tour, aux étages ornés de réductions d'édifices, est flanquée de pavillons secondaires, formant autant de chapelles autour du sanctuaire principal. Les rinceaux qui ornent ses pilastres évoquent les plus beaux décors de cet ordre dans notre Renaissance française. Ils leurs sont cependant antérieurs de huit ou neuf siècles. A l'intérieur, un autel monumental, vaste cuve pour les ablutions rituelles, était surmonté de la divinité représentée par une grande statue çivaïte. Des tours secondaires se trouvaient dans la même double enceinte avec portiques, péristyles et « gopuram », c'est-à-dire porteries surmontées de tours. A l'Ouest et à quelques centaines de mètres, de grands bâtiments rectangulaires ornés de fenêtres à balustres surmontées de frises de personnages en haut-relief, entouraient une vaste cour où furent réunies les stèles et les inscriptions. D'autres salles couvertes en forme de « nef renversée » ou de toits se pénétrant avec colonnettes, porches, avant-corps, emmarchements, abritant des « lingas » et des tables à sacrifices se groupent dans le même plan d'ensemble. Les énormes vestiges d'une salle hypostyle entièrement en grès, sans doute jamais achevée, existent encore. Tous les édifices de cette civilisation sont en briques. Il n'a été demandé à la pierre que les parties dures ou fines à sculpter comme

Lemire, à l'origine du jardin des sculptures chames à Tourane. Louis Finot, chargé de mission archéologique par l'Institut, puis Directeur dès sa création, de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, avec son compagnon de prospections archéologiques, le commandant Lunet de Lajonquière, visita Mi-son en 1899. M. Henri Parmentier, dont le nom demeure au fronton du Musée cham de Tourane, y accéda pour la première fois en 1901, puis avec Ch. Carpeaux, le fils aîné du grand sculpteur, après une autre visite en 1902, vint s'y installer pour en faire le dégagement en 1903-1904.

Plus de soixante-huit édifices y furent reconnus, répartis en huit groupes de tem-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les linteaux, les tympans, les autels et les images de la divinité. Cette tentative d'une construction entièrement en « dur » est donc unique. Le Musée Louis-Finot à Hanoi nous montre de magnifiques moulages de ces pièces exécutés sur place par M. R. Mercier, chargé des travaux pratiques, on devine avec quelles difficultés matérielles.

Et ce sont, en différents points du cirque montagneux, tous les autres groupes signalés, au-dessus de l'envahissante herbe à paillote, par les tours de briques brunes ou par des vestiges moins importants plus ou moins absorbés par la végétation. Des travaux pratiques, assistés de M. Nguyên-xuan-Dong, furent les artisans réguliers de cette œuvre de longue haleine. La première phase du plan de protection est aujourd'hui à peu près achevée. Cela n'a pas été sans mal et sans reprises. Plusieurs fois, un barrage qui a aujourd'hui 33 mètres de long et 5 mètres de haut fut enlevé par les crues subites avant d'être complètement enroché et maçonné. La force des précipitations est telle que l'on a vu le niveau du torrent monter de 3 mètres en quelques heures pour reprendre un niveau normal le lendemain, ses dévastations consommées.

Un long canal, creusé en partie dans un éperon rocheux, dévie les eaux de leur ancien lit. Il est suivi d'un chenal. Celui-ci s'est, en un an, approfondi de plus de deux mètres par sa propre érosion, mettant au jour d'une façon imprévue plusieurs dizaines de tonnes de pierres sculptées enfouies depuis des siècles. Certains des décors ainsi découverts ont apporté des renseignements archéologiques de premier ordre tels que des tenons de métal entre les blocs ou des données iconographiques nouvelles. Plusieurs chenaux de décharge ou des digues de « prévoyance » ont été également exécutés.

La reprise en sous-œuvre des monuments les plus gravement atteints, amenuisés à la base, avait été faite dès le début de la campagne de travaux. Des murs ou des potelets de béton armé, des terrasses de mortier ont été montés ou établis puis masqués par un appareil de briques afin de ne pas faire tache dans l'ensemble architectural. Les plate-formes principales ont été réglées et les terrassements réajustés.

Mais chaque année il fallait reprendre le travail de la nature. Avec une prodigieuse rapidité, la brousse, particulièrement le « tran », l'herbe à paillote, recouvrait les monuments, leurs superstructures, les cours et les terrasses, les chemins et leurs alentours. Plus fort, plus vigoureux chaque année cet envahissement constituait un coûteux tonneau des Danaïdes. Le Service



L'Amiral DECOUX aux Ruines de Mi-Son (août 1942)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Forestier nous apporte pour le combattre son indispensable collaboration. Il fallut pratiquer un véritable déracinement systématique de l'herbe parasite et lui substituer fouilles en cours, non loin du poste d'études installés en 1936 et du col d'entrée du cirque ont déjà laissé entrevoir que tous les



L'Amiral DECOUX aux ruines de Mi-Son.
A sa droite M. CŒDÈS, directeur
de l'Ecole Française d'Extrême-Orient

mamelons situés sur la périphérie étaient autrefois occupés par des constructions légères, habitations de pèlerins, demeures conventuelles, hôpitaux peut-être, refuges pour infirmes, abris pour suppliants et aussi pour le peuple de travailleurs et de satellites d'une cité religieuse considérable.

Le pays cham occupé par les Annamites, ceux-ci craignirent la vengeance des dieux vaincus. Pour effacer les titres de propriété des anciens occupants, ils bûchèrent la plupart des stèles et inscriptions qu'ils ne savaient pas lire. Avec le puzzle incomplet des morceaux retrouvés, les épigraphistes, les Finot, Huber, Cœdès, Mus..., reconstituèrent la chronologie des rois bâtisseurs, aidés par les archéologues et les historiens d'Art, les Maspéro, V. Goloubew..., car les Annamites respectèrent relativement les monuments eux-mêmes. Dans le site sauvage, abandonné, la nature se chargea de leur désagrégation.

Les édifications principales se trouvaient installées sur des éminences du fond de la cuvette, émergeant sans doute d'un plan d'eau constant régularisé par un barrage naturel au col de sortie. Avec le temps et l'abandon, l'eau creusa le passage. Les incendies de forêt et le déboisement ne tempérèrent plus les précipitations sur les hauteurs voisines. Les ruisseaux, sur la terre dénudée se creusèrent en torrents et peu à peu l'érosion ravagea les vestiges. Nous ne pouvons estimer aujourd'hui tout ce qui fut ainsi détruit depuis quatre ou cinq siècles...

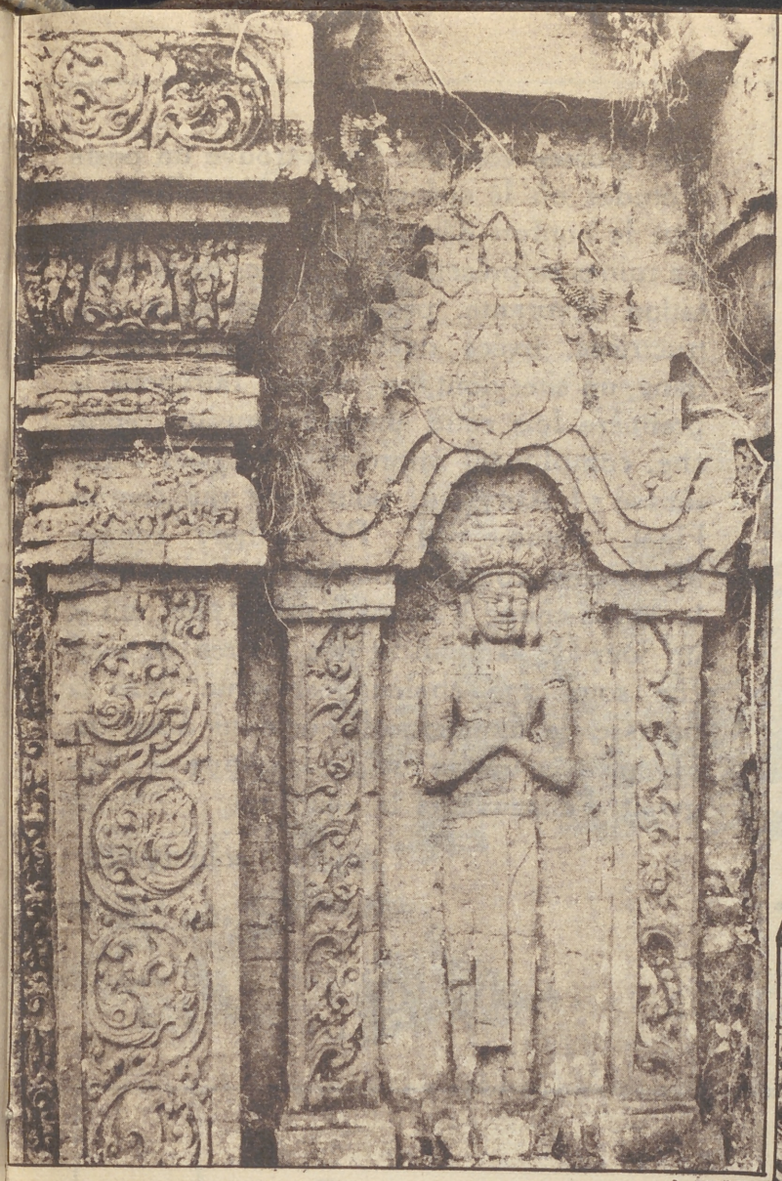
Au moment même où nous prîmes la direction du Service archéologique, le « gopuram » à l'Ouest de la grande et belle tour était affouillé à sa base par une crue exceptionnelle et précipité dans le torrent. Une campagne urgente de protection s'imposait, à répartir sur plusieurs années. Un plan d'ensemble fut établi, dont les premières dispositions voulaient la régularisation d'une nature hostile par les eaux et la végétation. M. Bezacier, Inspecteur du Service archéologique au début, puis M. Mercier, Chef des une plante domestiquée, une légumineuse, l'indigoféra, rampante, en forme de tapis bleuté. Ces travaux, actuellement en voie d'extension autour des monuments continueront par une plantation de lilas du Japon à l'ombre légère, jusqu'à la périphérie du périmètre de protection. Plus loin le reboisement déjà commencé achèvera de donner à l'intérieur du « parc » ainsi créé un aspect policé et propre.

Mais l'œuvre est loin d'être achevée. La nature est forte et rebelle. Un entretien constant de ce qui a été fait, des améliorations continuelles seront à entreprendre en même temps que le travail archéologique à peine ébauché dans ses parties les plus urgentes. On sait que l'« anastylose », dont il a été beaucoup parlé, que nous pratiquons systématiquement sur les monuments en pierre des groupes khmers à Angkor, est impos-

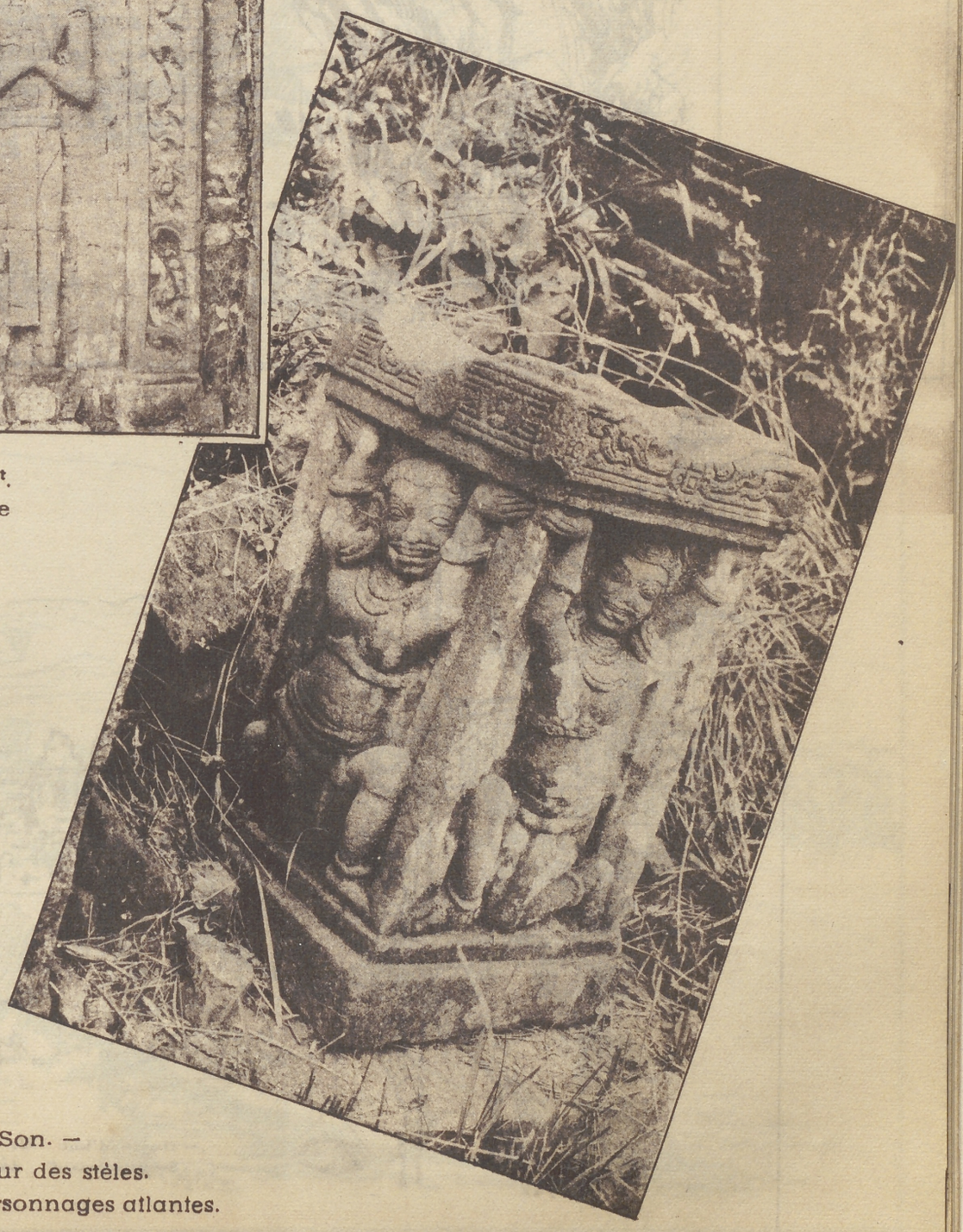
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

sible avec la brique. Ici les méthodes diffèrent, le travail est plus ingrat et les résultats moins spectaculaires. On ne peut reconstruire un temple cham avec ses propres matériaux. On ne peut, avec quelles difficultés parfois, que fixer les ruines dans l'état où elles se trouvent en empêchant qu'elles se dégradent davantage.

Néanmoins, l'appellation de « Parc Archéologique » que nous avions tenu à donner au cirque de Mi-son, forçant ainsi son destin avant que la chose ne fût réalisée, est maintenant exacte. On accède à Mi-son par une route praticable en belle saison aux



Mi-Son. — Sanctuaire A^{1}.
Personnage sous double arcature, côté Nord
Entrée Est.



Mi-Son. —
Cour des stèles.
Personnages atlantes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



.— Autrefois on accédait aux ruines le coupe-coupe à la main

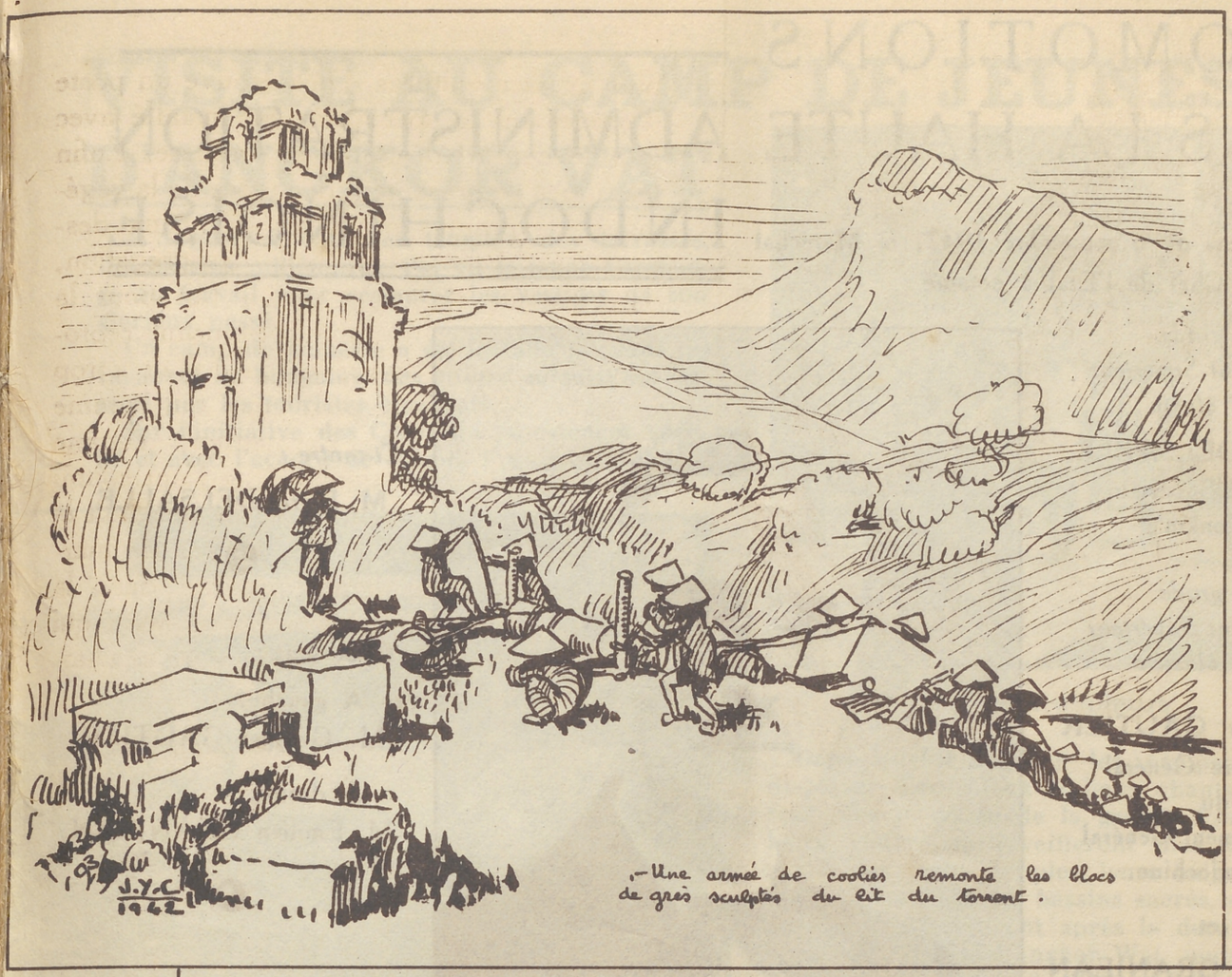
plus grosses voitures. On y trouve un poste d'études où le spécialiste est installé avec tout le confort désirable en brousse. Enfin les ruines se présentent dégagées de la végétation dévorante, protégées des eaux destructrices, fixées dans leur désagrégation, dans un site dont on nous a fait pour la première fois cette année l'amusant reproche, compliment imprévu, qu'il était « trop râtissé » ! Amusant, pour ceux qui comme Finot, comme M. Parmentier, comme M. Cœdès, comme nous-même l'ont connu le coupe-coupe à la main après une nuit et un jour de sampan et des heures de marche sous une chaleur écrasante dans la brousse de montagne. Pour nous aussi qui savons avec quelle fougue la nature se chargerait d'ensauvager le « jardin ».

Mi-son, août 1942.



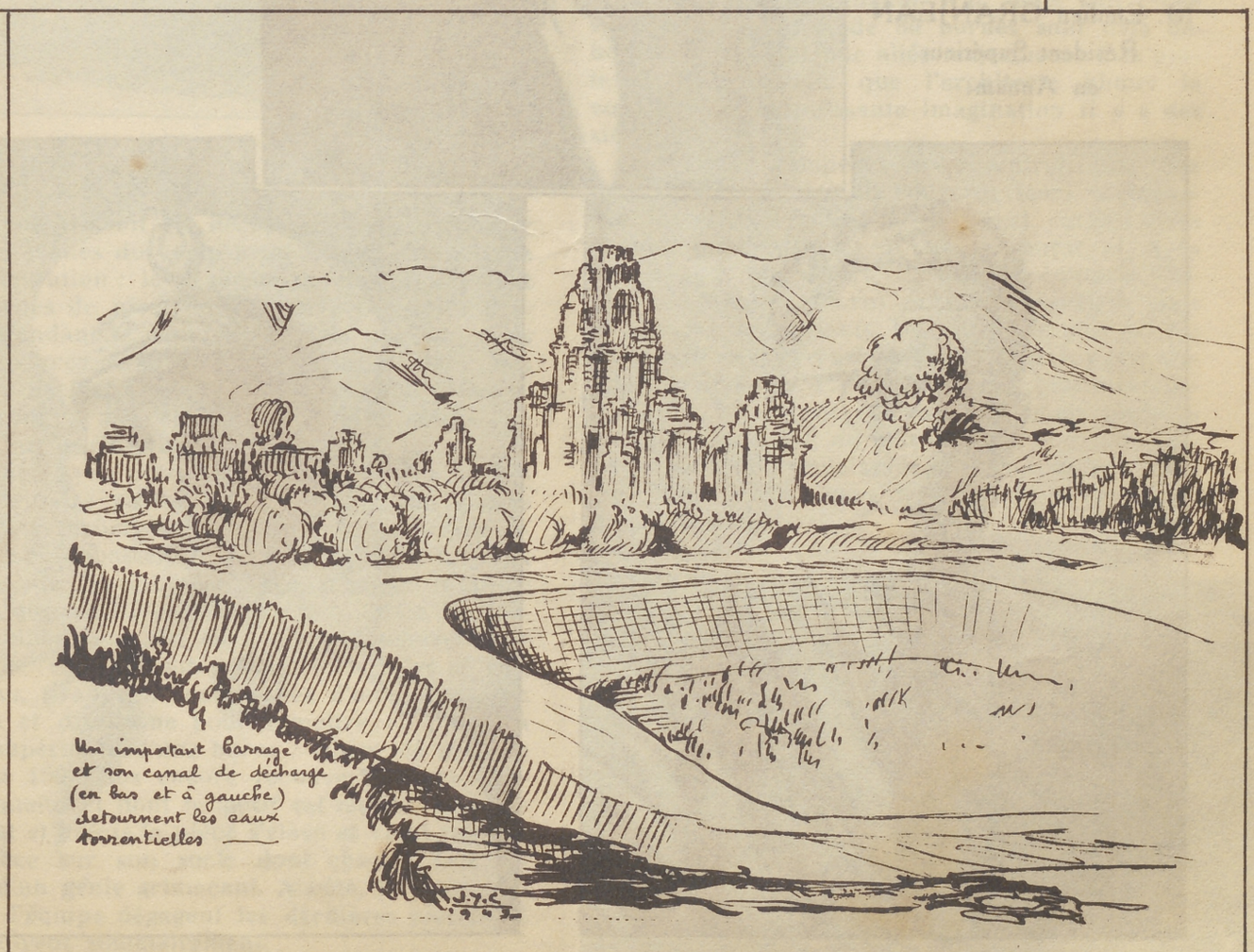
.— Aujourd'hui les monuments sont soigneusement débroussaillés

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



J.Y.C 1962

— Une armée de coolies remonte les blocs de grès sculptés du lit du torrent.



Un important barrage et son canal de décharge (en bas et à gauche) détournent les eaux torrentielles —

J.Y.C 1962

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PROMOTIONS DANS LA HAUTE ADMINISTRATION INDOCHINOISE

Par décrets du 8 septembre 1942, le Maréchal de France, Chef de l'Etat à nommé :

Au grade de Résident Supérieur de 1re classe :

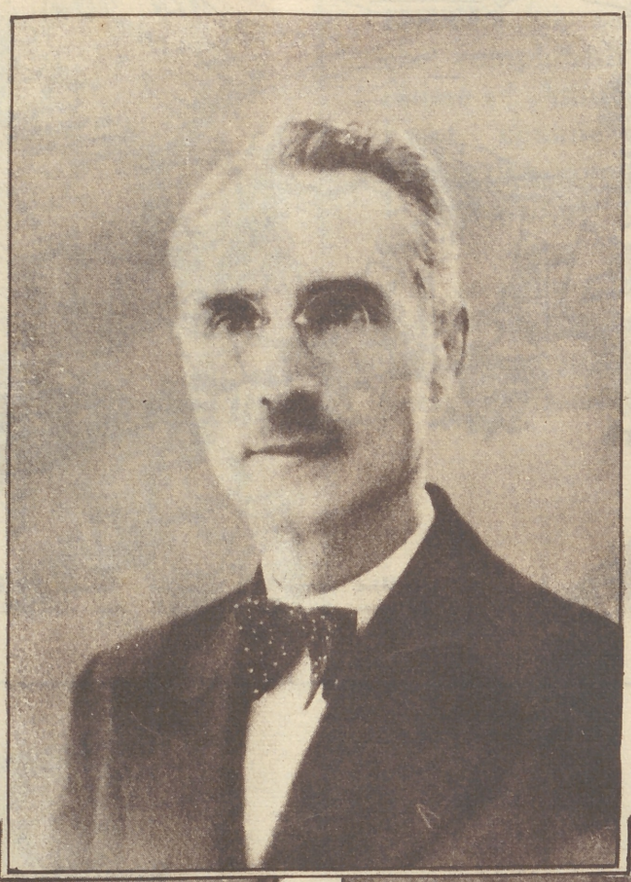
M. Pierre DELSALLE,
Résident Supérieur
au Tonkin ;

Au grade de Résident Supérieur de 2e classe :

M. Georges GAUTIER
Secrétaire Général
du
Gouvernement Général
de l'Indochine.

et

M. Emilien GRANJEAN
Résident Supérieur
en Annam.



Ci-contre :
M. Pierre DELSALLE

Ci-dessous :
A gauche,
M. Georges GAUTIER
A droite,
M. Emilien GRANJEAN





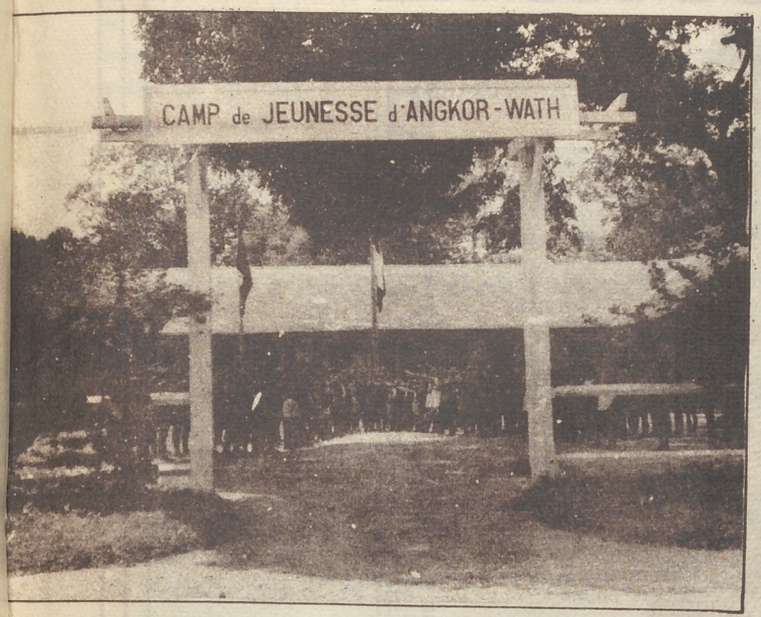
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VISITE AU CAMP DE JEUNESSE D'ANGKOR VAT

A Angkor, à côté des temples, des terrasses, des bassins millénaires, j'ai vu le jeune Cambodge au travail pour restaurer les vestiges de son glorieux passé.

Un camp de jeunesse a été installé pendant les vacances au bungalow des ruines aujourd'hui déserté par les touristes étrangers.

Sur l'initiative des Chefs du mouvement sportif et avec l'accord de l'Ecole Française d'Extre-



L'entrée du camp

me-Orient, il avait été décidé de faire participer tous les jeunes du camp à un travail symbolique de restauration : le dégagement et le relèvement des bornes de pierre de la porte Ouest du Prakhan. Pendant le mois d'août près de 500 jeunes des provinces de Siemréap et Kompongthom, des réfugiés de Battambang et des scouts de Phnompenh sont venus chaque jour, par équipe de trente, sur le chantier du Prakhan.

Ils ont dû, en premier lieu, déterrer les bornes au milieu des racines, en rassembler les pièces et parfois rechercher les fragments complémentaires. Le soubassement dallé a été mis à nu et nettoyé. Ce travail avait déjà dépassé le geste symbolique voulu par leurs chefs, mais les jeunes Cambodgiens ont eu à cœur d'achever leur tâche en relevant toutes ces stèles. Je les ai vus, torse nu, tirant sur les chaînes d'un palan avec entrain et discipline pour remettre en place la pièce supérieure d'une borne : masse de grès de plus de 100 kilos encore recouverte d'une gangue d'humus et dont le motif est mutilé. D'un effort lent et précis la pièce s'élève et vient reprendre place sur son socle dont chaque face est ornée d'un génie grimaçant. A côté, les plus jeunes de l'équipe dégagent les dernières pierres et les nettoyent sommairement.

Au travail



Aux couleurs

Dans quelques jours les campeurs vont se disperser. Leurs jeux et leurs chants ne troubleront plus le calme de la grande forêt d'Angkor, leurs visites ne réveilleront plus les chauves-souris des vieux temples, leurs baignades ne rideront plus l'eau des bassins sacrés, et leurs feux de camps s'éteindront après la dernière légende près des douves d'Angkor Wat, mais leur tâche sera achevée : plus de 80 bornes sont déjà debout reconstituant une allée majestueuse à la porte du Temple, telle que l'architecte khmer la conçut dans sa puissante imagination il y a des siècles.

Les jeunes campeurs vont rentrer chez eux fiers d'avoir admiré au cours de leurs promenades les chefs-d'œuvre du passé et surtout fiers d'avoir pu contribuer à leur restauration. A la mesure de leur effort, ils auront compris l'effort incalculable fourni par leurs ancêtres pour édifier ces monuments. Ils auront appris la joie du travail désintéressé au profit de leur pays, travail qui anoblira et fortifiera leur sentiment patriotique. Ils auront également compris toute la grandeur du passé de leur pays et pourront puiser dans cette connaissance des forces nouvelles pour devenir de dignes descendants de constructeurs d'Angkor.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

UN DES PLUS RÉCENTS TIMBRES INDOCHINOIS

INDOCHINE



6c

POSTES

S.M.NAM-PHUONG

IMPERATRICE D'ANNAM

IDEO.

CHUOC

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

M. GUIRIEC

Administrateur-Maire de la Ville de Hanoi.

●

Le plan d'aménagement de Hanoi, capitale de l'Union Indochinoise, est parmi ceux auxquels l'Amiral Jean Decoux attache un intérêt particulier. Aussi pour la réalisation de ce programme, qui est destiné à faire de l'ancienne Thang-Long une cité modèle répondant à toutes les exigences de l'urbanisme moderne, sans rien perdre de son cachet oriental et de son charme historique, le Gouverneur Général a-t-il décidé de confier la direction de la ville de Hanoi à un Administrateur de classe,



connu pour son énergie, son autorité et ses hautes connaissances administratives et juridiques. Son choix s'est porté après proposition du Résident Supérieur au Tonkin, sur M. Henri Guiriec, Administrateur de 1re classe des Services civils.

Né le 18 mai 1898 à Saint-Pol-de-Léon (Finistère), M. Henri Cuiriec a participé à la guerre de 1914-1918. Après sa démobilisation, en mai 1920, il fit ses études de droit à Paris.

Entré dans les Services civils en 1924, il fut successivement adjoint à Haiduong, Bacgiang, Sontay ; Délégué à Hongay, Chef-adjoint du Cabinet du Résident Supérieur, Chef de Bureau au Gouvernement général.

Promu Administrateur de 3e classe en 1934, il fut chargé de la direction de la province de Phutho, puis de celle de Thai-binh.

Administrateur de 2e classe, le 1er janvier 1937, il fut désigné comme Inspecteur du Travail du Tonkin, puis comme Directeur des Bureaux de la Résidence supérieure.

M. Henri Guiriec a été promu Administrateur de 1re classe le 1er janvier 1941.

Les destinées du plus grand Hanoi ne pouvaient être confiées en de meilleures mains

M. ROQUES

Inspecteur des Affaires Administratives en Annam.

●



M. Roques est né à Paris, le 2 septembre 1891.

Elève breveté de l'Ecole Coloniale, licencié en droit, il débuta comme élève-administrateur des Services civils en 1917.

Il servit au Tonkin comme Adjoint à Laokay, puis à Hadong et Haiduong.

Nommé Chef de Cabinet du Résident Supérieur au Laos en 1926, il exerça successivement dans ce pays les fonctions de Chef de la Sûreté, Chef de province, Directeur des Bureaux, Inspecteur des Affaires Politiques et du Travail et Résident Supérieur p. i.

De février à août 1942, M. Roques, assura la présidence de la Délégation française à la Commission de délimitation des frontières, où il rendit des services très appréciés.

Par arrêté du 16 août 1942, M. Roques a été désigné comme Inspecteur des Affaires Administratives en Annam, Conseiller général et Conseiller juriste auprès du Gouvernement annamite.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

UNE TECHNIQUE TRADITIONNELLE ANNAMITE : L'ESTAMPE

M. U-van-An vient d'exposer à Saigon, des peintures, des pastels, des laques. Cet artiste possède déjà une réputation que lui ont assurée ses précédentes expositions. D'un séjour de trois mois à Angkor, il ramène de nombreuses études ; celles qu'il expose permettent sur ce sujet classique et tournant si facilement au poncif, de juger du caractère personnel de l'artiste. M. U-van-An conserve les autres comme documents pour son atelier de laques ; car une des qualités de cet artiste est de posséder parfaitement une technique de laqueur. Qu'il suffise de signaler que c'est à lui que M. Le-van-Dê (1) confie la réalisation de ses panneaux de laques.

Mais ce n'est pas plus les laques que les peintures sur soie, ni les études sur Angkor qui donnent, à mon sens, son importance à la dernière exposition de M. U-van-An, c'est une estampe : « Au bord du Petit Lac (Hanoi) ». Cette reprise par un artiste de talent d'une technique traditionnelle et le résultat obtenu, me paraissent un événement digne d'être signalé. On sait que les Orientaux ont toujours été maîtres dans cette technique, il est à peine utile de rappeler les estampes japonaises. La technique n'en fut jamais abandonnée en Indochine, au Tonkin en particulier, témoins les « images du Têt ». Mais elle n'était conservée que par des artisans sans formation artistique, les thèmes traditionnels n'étaient vivifiés par aucun apport nouveau (2).

En 1936, prenant contact avec les artistes du groupe « Tinh-Hoa » (malheureusement sans lendemain), j'avais eu l'occasion de causer longuement avec eux de ce retour à l'Estampe auquel ils s'intéressaient. Etant allé dans les ateliers, ils m'avaient montré des essais combien délicats de tirage en cinq et six couleurs. L'estampe de M. U-van-An n'a pas moins de onze couleurs, ce qui a nécessité onze clichés de bois, un par couleur. On devine les difficultés de repérage pour le tirage d'une telle œuvre. Il n'en a été tiré que trois épreuves, puis les planches ont été détruites.

M. U-van-An tient à rendre hommage à son maître Imguerberty qui l'initia à cette technique. Technique rudimentaire, pense-t-on, technique primitive même, qui se contente de matériaux les plus simples : du bois, des couleurs, du papier. Technique raffinée où, comme chaque fois que l'artiste doit se doubler d'un artisan, le résultat est surprenant.



« Jamais le pinceau, me dit M. U-van-An, ne peut donner cette transparence des couleurs que donne la planche de l'estampe. »

R. SERENE.

---

(1) M. Lê-van-Dê est le seul peintre annamite qui, jusqu'à ce jour, se soit acquis une renommée mondiale. Il a travaillé à Rome et à Paris. Diverses de ses œuvres sont aujourd'hui reproduites dans les ouvrages traitant de peinture contemporaine.

(2) Il faut préciser d'ailleurs que dans les images du Têt souvent seul le dessin en noir est tiré selon la technique de l'estampe ; les couleurs sont ajoutées ensuite au pinceau.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Quelques réalisations industrielles en Indochine

Il y a quelques jours, le Commissaire Martin, Directeur des Services Economiques, nous disait à ce micro les efforts que l'Indochine réalise actuellement pour s'adapter aux conditions de guerre, en particulier aux difficultés d'importation. Voici à ce sujet des renseignements fort intéressants que nous empruntons au Bulletin mensuel publié par le Service des Mines.

Parlons d'abord de la fonte.

Cette industrie est due à l'initiative de M. Mai-Tâm, créateur de la Société Industrielle et Métallurgique de l'Indochine. Le petit haut-fourneau de Dapcau, destiné à traiter le minerai local au charbon de bois, fut très difficile à construire. Ce n'est que courant 1941, après de nombreux tâtonnements, que 15 tonnes de fonte furent coulées. Cette fonte était insuffisamment silicieuse. Il fallait une allure plus chaude. Le Service des Industries chimiques et métallurgiques de l'Inspection générale des Mines et de l'Industrie, assisté d'ingénieurs privés, prit donc la direction des opérations, et fit construire des cowpers. Après de multiples difficultés, le 10 juillet l'on démarra, et l'on obtint 20 tonnes de fonte d'excellente qualité à plus de 2% de silicium. Le problème technique était donc résolu. Mais cet essai mit en lumière la nécessité d'une revision de la partie mécanique de l'installation. L'usage de l'installation a été requis, et les Charbonnages du Tonkin ont été priés d'en assurer l'exploitation.

La marche régulière industrielle n'est qu'une question de jours, et l'on peut affirmer que l'Indochine ne manquera pas de fonte. La capacité de l'installation sera de 10 tonnes par jour.

Parlons maintenant du carbure de calcium indispensable aux travaux de soudure. C'est Locbinh, près de Lang-son, qui fut choisi comme emplacement de cette fabrication. Faute d'hydroélectricité, l'important gisement de lignite, à fleur de terre, qui y existe, fournirait l'électricité. Des calcaires de qualité furent trouvés dans la région de Lang-son. Enfin, du côté de Dinh-lap, l'approvisionnement en charbon de bois paraissait facile à organiser. Les études techniques furent faites en France, le matériel commandé. La construction des bâtiments commença en 1939. Ce n'est que fin 1941 que les frères Dilhan, chargés de la construction, purent annoncer les premiers essais. Naturellement, plus question de recevoir le spécialiste carburier attendu de France pour procéder au démarrage. La mise au point fut longue et pénible. C'est en avril 1942 que démarra la production industrielle. Elle se heurta à de multiples difficultés, telles qu'absence de rechanges, qui obligèrent à des arrêts fréquents de l'usine. Puis le stock d'électrodes françaises s'épuisa. Il fallut que les Tuileries de l'Indochine, après des tâtonnements, missent au point des électrodes locales, qui, utilisées depuis juillet, permettent d'envisager l'avenir avec confiance. Au 1er août 1942, la C. E. M. I. a sorti 130 tonnes de carbure, grâce auxquelles l'Indochine peut encore faire de la soudure.

Certes les difficultés quotidiennes rencontrées, en raison de notre isolement, ne laissent pas espérer une production répondant à l'intégralité de la demande (spécialement celle pour l'éclairage). Du moins aura-t-on de l'acétylène pour les travaux vraiment indispensables.

Le carbure de calcium local est naturellement rationné. Les prix autorisés actuels sont de 800 piastres la tonne.

Passons à la laitonnerie. C'est à la SOCO (Coppin, Tran-Hoa et Bret) qu'est due la principale réalisation en la manière. Le cuivre n'est pas produit localement. Aussi des stocks furent-ils constitués. L'installation de traitement de l'usine de Cholon permet de fondre, laminer, étirer, enfin tréfiler, le cuivre ou le laiton. Les laminoirs viennent de Shanghai, une partie du matériel a été construite ici. L'Inspection générale des Mines et de l'Industrie a fait une avance de fonds importante, dès août 1940, pour permettre l'achat du matériel principal. Ce n'est qu'en mai 1941 que ce matériel commença à arriver, par petits paquets, après de multiples démarches. Le montage fut fini au début de 1942. Le résultat est acquis depuis fin juillet. La SOCO fabrique industriellement :

Du laiton et du cuivre en planches et feuilles (250 à 300 tonnes/an) ;

Des barres profilées de cuivre et laiton (200 à 300 tonnes/an) ;

Des fils de laiton et cuivre (300 à 400 tonnes/an).

Les prix sont en cours d'étude en vue de l'homologation.

Nous parlions au début de cette causerie des accumulateurs. La Compagnie Française des Tramways de l'Indochine, à Saigon, a mis au point la fabrication — dont le besoin est urgent — des plaques d'accumulateurs. Elle compte faire 50 à 60 accus par mois pour l'extérieur. Toutefois, il faut que la clientèle procure au fabricant les matières premières nécessaires, en tout ou partie.

Les chambres à air d'autos sont fabriquées par deux maisons de Saigon. Le Comptoir général du Caoutchouc fabrique presque exclusivement pour la Société des Tramways. Sa capacité actuelle est de 100 pièces par mois environ. Le Caoutchouc Manufacturé, avec le concours d'un technicien de la Maison Michelin, va entreprendre industriellement la fabrication de chambres de type tourisme. En outre, la Société fait quelque 32×6 dont les essais sur une ligne Annam-Laos ont donné satisfaction. Toutefois, signalons que le problème des valves n'est pas résolu et qu'il menace de paralyser cette fabrication.

Dans un autre groupe de produits, signalons la fabrication de glycérine ; avant guerre, la savon-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

nerie « Viêt-Nam », de Cholon, récupérait la lessive de glycérine lors de la fabrication des savons. Sa production était de l'ordre de 80 tonnes/an. On en exportait en France et aux Etats-Unis. Par ailleurs, le peu de glycérine pure nécessaire à l'Indochine était importé. Aussi, en 1940, plusieurs industriels cherchèrent-ils à raffiner la lessive de glycérine locale à 80 %, impure et contenant du sel. C'est à « Viêt-Nam » que revient le mérite d'avoir, par des moyens locaux, mis au point ce raffinage. Cette savonnerie peut livrer, depuis juillet de la glycérine raffinée à 95-98 %. La capacité de production est de 50 kilos par jour, suffisant à peu près aux besoins de la Colonie. On produit également en Indochine depuis fin juillet, par distillation des parties concrètes de l'huile de poisson :

De la stéarine, qui est nécessaire à la fabrication des allumettes. Le reste sera affecté à l'industrie des bougies, dont il existe une grosse installation de fabrication à Thuong-ly ;

De l'oléine, utilisable pour le polissage des métaux mais surtout matière première de l'oléate d'ammonium.

Enfin deux résidus de fabrication sont intéressants : la vaseline et le brai (isolant électrique).

La fabrication de la poudre noire date déjà de dix mois, à la Société Indochinoise de Pyrotechnie (Dap-cau). Cette Société produit 2 à 4 tonnes par mois, satisfaisant à la demande actuelle. En prévision de l'épuisement de la dynamite, et la capacité actuelle risquant alors de ne plus suffire, le Service des Industries Mécaniques et d'Armement a monté le raffinage du salpêtre et la fabrication de la poudre noire, à son atelier de Chargement de Vinh-yên. Le démarrage est prévu dans un mois, les moteurs électriques nécessaires venant d'être reçus du Japon. La capacité sera de quelques 10 tonnes par mois.

La fabrication du chlorate de potasse indispensable à l'industrie des allumettes, est due à la Société Indochinoise de Pyrotechnie à Dap-cau. Elle vient d'entrer dans la phase industrielle et la production quotidienne est de 70 kilos de chlorate raffiné. En fin d'année 5 T./mois sont escomptées. La matière première (chlorure de potassium importé) a été stockée, par mesure de précaution, cependant que les salines de Cana s'attellent au problème de la production locale, par extraction des eaux-mères des salines.

Si l'on ajoute à toutes ces réalisations effectives celles qui touchent les carburants et les lubrifiants locaux, le charbon actif, les textiles, les pyroligneux utilisés par les plantations à la place d'acide formique, les productions artisanales et celle dont la sortie prochaine est escomptée (soude spécialement), l'on doit reconnaître que l'Indochine a fait un effort industriel considérable. Certes, il ne suffit pas à maintenir sans restrictions son standing ancien, pour divers motifs :

D'abord les capacités de production de nombreux produits locaux ont été prévues très justes, car beaucoup de ces entreprises peuvent perdre leur rentabilité à la fin de la guerre. Il fallait limiter les immobilisations à la satisfaction des besoins vitaux ;

Ensuite ces capacités ne sont parfois pas atteintes, en raison des multiples difficultés d'approvisionnement actuelles, qui obligent à des arrêts fréquents, des réparations sans rechanges, la recherche des succédanés pour tous les produits nécessaires à l'exploitation ;

Disons enfin que les besoins sont accrus, en raison même de l'autarcie actuelle et que divers produits de base ne peuvent être fabriqués ici. Comme : l'acier laminé, l'acide sulfurique et les pneus.

Pour les pneus, en effet, le problème insoluble est celui des toiles spéciales, qui conditionnent leur résistance.

Malgré tout, il faut bien se dire que, si nous ne recevons pas de carbure pour nous éclairer, c'est à lui que nous devons en partie le maintien de notre standing, car sans lui toute soudure, toute réparation serait arrêtée. Il faut que chacun sache que tous ces produits raréfiés, s'il ne peut s'en procurer pour son usage propre, lui profitent tout de même indirectement, et que leur absence aurait une répercussion très grave sur l'existence de tous les jours. Félicitons nous qu'elle ait été si peu modifiée.

Amis lecteurs !

Cette revue est faite pour vous ; nous souhaitons qu'elle soit faite par vous.

Ecrivez-nous ! Faites-nous connaître vos avis, vos suggestions, vos critiques.

Vous nous encouragerez !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Lettre à mon ami M. le Luc-Lô (1)

par Claude PERRENS

Hanoi, septembre 1942

Mon cher ami,

Quand vous m'avez rencontré, l'autre jour, devant le jardin d'enfants, vous avez pleuré : votre figure s'est contractée, vos yeux regardaient au delà de moi, votre bouche se plissait pour essayer de maîtriser cette émotion qui s'emparaît de vous. Je vous ai serré la main longuement, ému moi aussi ; nous nous retrouvions par hasard, à Hanoi ; nous ne nous étions pas vus depuis bien des années et tout à coup notre amitié a refleuri sous la vague de ces souvenirs qui affluaient en vous comme en moi ; je représentais à vos yeux tous vos jeunes espoirs ; votre sensibilité asiatique rompait avec votre traditionnel contrôle de vous-même : vous pleuriez... Je n'avais jamais vu un Annamite pleurer d'émotion, de cette émotion simple et naturelle quand le souvenir du passé nous envahit ; et j'ai trouvé très poignant cet hommage si direct, si spontané que vous rendiez à l'amitié d'un Français.

***

Nous avons travaillé ensemble jadis, dans un enthousiasme juvénile, avec une foi absolue dans l'utilité de notre œuvre ; nous faisions tout simplement des routes ; oh ! ce n'est pas bien difficile pour le Résident ; vous faisiez tout. Tous deux, nous aimions ces montagnes et ces forêts ; qu'on nous demandait de percer, de contourner, d'abattre ; nous formions une bonne équipe ; je rêvais un peu trop devant ces pics échevelés ou devant ce tracé rose de la route que vous étiriez tous les jours un peu plus ; vous étiez empoigné par le métier, vous ne preniez pas le temps de mesurer la beauté des arbres : vous les abattiez ; je me désolais de vos initiatives ; vous m'expliquiez et me convainquiez.

Vous rappelez-vous nos interminables causeries sur votre terrasse qui dominait la petite rivière où tous les soirs le cerf venait jeter son cri mélancolique ? A la lueur de photophores ou de lampes Aladin, selon l'état de nos ressources, nous parlions sans fin, et toujours de service ; votre boy nous servait des whiskys tièdes que vous ne buviez pas ; une seule chose nous préoccupait : la province, la route, les coolies, toute cette humanité qui nous était confiée ; nous ne pensions pas du tout à l'Administration, ni vous, ni moi : non, nous collaborions tout simplement à une œuvre vivante, utile, humaine ; vous proposiez, un peu perdu dans toutes ces nuances, ces infinis détails que sentait, que devinait votre esprit asiatique ; moi, je simplifiais, je clarifiais, nous arrivions à une mise au point impeccable, qu'un détail imprévu le lendemain matin renversait du reste du tout au tout...

***

Un soir, le brouillard montait par volutes légères, tressant des châles blancs dans la vallée ; on cogne à la porte de la Résidence ; les portes sont barricadées dans ce pays, vous le savez, contre le tigre sans doute ou le sorcier, car je n'y ai jamais vu de voleur ; c'était vous, vous étiez nerveux, tourmenté, trouvant difficilement vos mots ; vous me tendites un papier quelconque sur lequel couraient quelques lignes d'une sage écriture d'élève d'école ; j'y lus que les coolies d'un chantier, à l'autre bout de la province, loin, très loin, mouraient, frappés par le mal des forêts et que tous les valides désertaient les campements pour regagner leurs villages. C'était très sérieux, vous ne teniez pas en place, vous demandiez l'auto ; on vous arrachait la vie, votre raison d'être ; un génie diabolique bloquait la route, il fallait partir ; il était tard ; il faisait très froid ; j'avais confiance en vous que je laissai partir seul, en pleine nuit, dans les couloirs montagneux.

Le lendemain, je partis à mon tour, ma voiture remplie de remèdes, destinés à lutter de pair avec les dieux courroucés ; je vous rencontrai au début du chantier, arpentant la boue d'un air joyeux ; je surgis dans mon auto découverte, tel un nageur, me débattant au milieu des boîtes de médicaments et des paquets de tabac, pour happer votre diagnostic ; tout était rentré dans l'ordre, à quelques morts près ; les coolies avaient acheté et abattu un buffle ; mais ils ne s'étaient pas entendus sur le partage des dépouilles ; et de palabre en palabre, ils avaient laissé la viande pourrir ; qu'à cela ne tienne, quand l'accord fut conclu (car dans ce pays tout finit par s'arranger) on fit honneur au festin ; mais le buffle se vengea et les coolies conclurent que les esprits des forêts dévoraient leurs entrailles ; ils auraient tous fui si vous ne les

(1) Terme annamite signifiant : conducteur des Travaux publics.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

aviez harangués, menacés, convaincus. Nous leur distribuâmes pour les consoler des paquets de tabac, ce tabac parfumé, infumable pour nous, dont on accroche une touffe à toutes les pipes à eau de la forêt qui gargouillent avec un petit bruit doux et ridicule...

⁂

Et puis, le Gouverneur Général est passé ; c'était M. Robin ; nous n'en menions pas large l'un et l'autre ; nous ne l'avions jamais vu, et nous avions travaillé sans penser qu'on nous inspecterait un jour. M. Robin était arrivé, au pied du massif qui séparait notre paradis ensoleillé et tourmenté des plaines brumeuses et uniformes ; le Gouverneur Général n'était pas particulièrement engageant, mais la route avait bien voulu sécher, le rouleau à vapeur avait sagement écrasé le contingent de cailloux qui lui avait été assigné ; les coolies avaient disparu, l'unique requérante de la province avait consenti à ne pas arrêter la voiture du Gouverneur Général pour solliciter le paiement de je ne sais quelle pension, les enfants des écoles avaient des cahiers et des frimousses propres et nos compatriotes respectifs avaient oublié de se quereller ; alors le Gouverneur Général souriait et se faisait paternel ; nous respirions.

Quand il descendit sur Hanoi, il était dans la première automobile, bien sûr, puis il y avait les voitures d'autres personnages fort importants, les Résidents Supérieurs, celui du Tonkin, celui du Laos aussi ; nous étions loin derrière, tous deux et voilà que notre voiture eut une panne ! Le cortège du Gouverneur Général glissait à vive allure ; nous voyions les autos disparaître entre deux croupes de verdure, puis reparaître plus loin, petites, de plus en plus petites, puis plus rien... Des Mans passèrent avec leurs arbalètes, leurs chignons, leurs sapèques, jetant un coup d'œil sur le moteur béant ouvert et sur mes décorations et sur nos airs ennuyés, puis riant entre eux, de notre déconvenue peut-être.

Enfin, car je vous le disais tout à l'heure, tout s'arrange dans ce pays, l'auto repartit, épousant les traces de celle du Gouverneur Général, mais nous étions terriblement distancés ; c'était angoissant ! Je n'avais pas pris congé du Gouverneur Général ; un de vos ponts en bambou pouvait ployer sa fine et sonore carcasse sous le poids de tant de sommités, et moi, que faire ? sinon continuer jusqu'à Hanoi cette poursuite éperdue ; vous ne disiez rien ; je me demande si vous partagiez mon énervement et si vous ne le trouviez pas essentiellement français ? Mais ce que nous ne pressentions ni vous, ni moi, c'est que le Gouverneur Général nous attendait en toute simplicité au terminus de la route, au bord de la rivière, assis sur un rocher ; oui, M. Robin attendait le Résident et le Luc-Lô ; il marqua à peine une surprise, s'informa des causes de notre retard et nous pûmes à peine répondre tant nous étions charmés par cette courtoisie et ce sourire bienveillant, qui étaient eux, parfaitement français. Le Gouverneur Général parla ; j'aurais voulu que ces phrases si simples, si senties, toute la route les écoutât, que chaque coolie en prenne sa part, que tous les arbres en penchent leur haute taille... ; nous sommes restés un instant pensifs, sur la berge, buvant des yeux le décor grandiose ; des bateliers préparaient leur repas au soir aussi indifférents à la lumière blonde qui les poétisait qu'à l'émotion de ce Français et de cet Annamite qui remontaient lentement la pente rapide de la route — leur route.

⁂

Je me suis rappelé tout ça l'autre jour, quand je vous ai rencontré ; vous aussi, peut-être ; nous étions jeunes ; aucune rafale n'était passée sur nos têtes que celle du vent dans les cimes des pins là-haut sur les plateaux ; des êtres que nous aimions aucun n'avait disparu ; nous imaginions avoir élu définitivement domicile dans ces grandes cases de bambou qui ressemblent à des bateaux dont la quille serait en l'air ; nous n'avions pas scellé une amitié de circonstance, nous avions mené notre œuvre, moi de Français et vous d'Annamite, d'un même cœur..., celui avec lequel je vous écris ces lignes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La Semaine dans le Monde

LES INFORMATIONS DE LA SEMAINE

DU 23 AU 29 SEPTEMBRE 1942

LES OPÉRATIONS EN EXTRÊME-ORIENT

En Chine.

Le corps expéditionnaire japonais a fait le point en ce qui concerne la campagne du Chekiang et du Kiangsi. Du 15 mai au 18 août, les forces japonaises se sont battues contre 30 divisions de Chungking. Les opérations se sont étendues sur 200.000 kilomètres carrés. Trois divisions ennemies ont été anéanties, 7 autres mises en déroute, 18 divisions sont complètement désorganisées. Les forces japonaises ont détruit les aérodromes ennemis de Yushan, Chuchow, Kwangsin, Kwang-Feng, Lishui, Wen-Chow. Elles ont occupé la plus grande partie du chemin de fer du Chekiang et du Kiangsi. Les opérations de nettoyage effectuées dans l'Est de la province de Hopeh contre des troupes ennemies chinoises progressent favorablement. L'unité Usaka des forces japonaises opère à Hanhsinchung, Wang-Chia-Lien, Lien-Hua-Vhih. L'unité Inui a nettoyé Hsintien. L'unité Eda a opéré à Chienchiatuo et à Chienchia-Chaichung. L'unité Nagata a nettoyé Yang Sin Chuang. D'autres troupes sont chargées des opérations à Tai Ping Chuang.

On annonce que vers le 27 septembre, les forces japonaises ont commencé une offensive générale contre les troupes communistes du général Lin-Yung, le long de la rive de l'ancien fleuve Jaune dans la partie Ouest du Shantung.

SUR LES FRONTS D'EUROPE

En Russie.

Dans le Caucase, les obstacles naturels et la résistance russe font que la progression allemande est lente dans le courant de la semaine. On ne signale rien d'important dans ce secteur où cependant de nouvelles attaques allemandes se seraient produites au Sud-Est de Novorossisk.

On peut admettre que des quartiers Sud et les trois gares de Stalingrad sont entre les mains des Allemands. Toutefois, même dans cette partie de la ville, il existe des foyers de résistance que les forces allemandes ont entrepris de nettoyer. Au centre de Stalingrad, sur le front du barrage allemand entre Katchalino et Pitchyga, les Russes ont renouvelé les tentatives de rupture qui, d'après des informations de source allemande auraient échoué.

Plusieurs fortes attaques allemandes ont été déclenchées au Nord et au Sud de Voronej dans le courant de la semaine. Sur le front de Rjev, les Russes ont effectué des attaques et prétendent avoir pénétré dans le système défensif allemand. De violents combats sont en cours.

Des combats ont eu lieu durant toute la semaine et se poursuivent au Sud du lac Ladoga et au Sud-Ouest du lac Ilmen.

En Afrique du Nord.

On signale une intense activité aérienne. Tobrouk, Sollum et Bengazi ont été visités par les bombardiers de la R. A. F., ainsi que les aérodromes de Marsa-Matrouh, de Fouka et de Sidi-Haneish. La *Luftwaffe* a, de son côté, bombardé l'oasis de Koufra, l'aérodrome d'Héliopolis, près du Caire. Une offensive anglaise sur l'oasis de Djalo a été repoussée.

En Atlantique.

Des sous-marins allemands ont attaqué entre le Spitzberg et l'Islande un convoi ennemi qui venait des ports soviétiques et retournait dans les ports américains et anglais. Ce convoi était composé d'un plus grand nombre de navires de protection que de cargos. Au cours d'une lutte de plusieurs jours contre une défense ennemie particulièrement puissante, les sous-marins allemands ont coulé 3 destroyers, 1 croiseur auxiliaire, et 3 navires transport jaugeant au total 50.000 tonnes.

On signale d'autre part que les sous-marins allemands ont attaqué vers la fin de la semaine un convoi ennemi rapide composé de grands paquebots fortement protégés et transportant des troupes, des munitions et du matériel de guerre d'Amérique en Grande-Bretagne. Après plusieurs jours d'une lutte acharnée 19.000 tonnes de navires du convoi ont été coulées.

A Madagascar.

Les troupes britanniques sont entrées à Tananarive le 23 septembre, à 21 heures. Le Gouverneur Anet est à Port-Dauphin, où il organise la résistance. Les Britanniques, après avoir dépassé Tananarive se sont engagés sur la route du Sud. Le 25 septembre, ils se trouvent en contact avec les premiers éléments des troupes franco-malgaches dans la région de Behenji, à 40 kilomètres au Sud de la capitale.

En France.

Le Maréchal a adressé le 28 septembre un message destiné à la population française et indigène de Madagascar. En voici la conclusion : « Vous tous, Français d'origine ou Français d'adoption, vous avez donné à Madagascar un nouveau magnifique exemple à l'Empire français. L'Angleterre peut occuper Madagascar, elle ne surmontera pas l'obstacle qui résiste aux mitrailleuses et aux canons : votre volonté tenace est de rester Français, vous l'êtes resté envers et contre tous. Sous une occupation inique, la fidélité à la Patrie sera votre seule loi. Je suis fier de vous. Quoi qu'il arrive, gardez votre confiance. La fortune n'est pas toujours contraire. Un héroïsme comme le vôtre est la marque d'une France qui veut rester grande ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

DANS LE MONDE

La guerre.

La lutte pour Stalingrad dépasse tout ce qu'on a vu jusqu'ici ; quel en est le motif ?

Il n'est pas humainement possible qu'en défendant Stalingrad, ainsi qu'il l'a fait, le Haut Commandement russe n'ait pas obéi à des considérations capitales. Ni Odessa, ni Kiev, ni Rostov, ni Sébastopol n'ont été défendus avec une si sauvage énergie. Il existe des raisons à cela. L'avenir nous les apprendra bientôt.

(IMPARTIAL du 17 septembre 1942.)

Tam-Thanh, dans HANOI-SOIR émet cette explication :

La route de l'Océan Arctique va être bloquée par les banquises. Si elle ne l'est pas pendant les saisons tempérées, elle s'avère être extrêmement dangereuse pour les convois alliés. La dernière attaque effectuée par des sous-marins et des avions allemands le prouve éloquemment.

C'est pourquoi, Russes et Allemands ne reculent devant aucun sacrifice dans la bataille pour Stalingrad, le verrou de la route du Sud.

(HANOI-SOIR du 22 septembre 1942.)

Quand jadis le Führer dénonçait avec obstination le danger soviétique, beaucoup d'entre nous croyaient à un artifice de propagande : aujourd'hui, le monde réalise ce qu'est *l'armée rouge*, et où serait l'Europe, s'il n'y avait pas eu le National-Socialisme et son armée, la Wehrmacht.

Nous ne pouvons que nous féliciter tous, tant Orientaux qu'Occidentaux, de voir la Russie attaquée par l'Allemagne. Jamais personne n'aurait cru la Russie aussi puissante. Or, que serait-il arrivé si l'Allemagne l'avait négligée et était allée s'épuiser sur d'autres champs de bataille ? Il est évident que, selon ses plans, Staline eût jeté au moment voulu ses armes.

(UNION du 8 septembre [édition du Nord].)

Et malgré tout, certains voudraient refuser de comprendre :

Certains, hier ennemis passionnés du bolchevisme, éprouvent aujourd'hui une sympathie agissante à l'endroit de l'U. R. S. S. et se réjouissent lorsque les communiqués de Moscou s'enorgueillissent de victoires controuvées. Ces mêmes gens crieraient au vol et au sacrilège si, au nom des principes communistes, on prétendait les exproprier de leurs biens et s'emparer de leurs comptes en banque. L'idée ne leur vient pas que cette victoire soviétique qu'ils souhaitent si fort n'apporterait pas autre chose que cette confiscation de leur fortune. Leur modeste intelligence ne va pas jusque là.

Sous prétexte qu'ils haïssent l'Allemagne, ils font des vœux pour l'armée rouge sans paraître se douter un instant qu'entre l'avènement du communisme en France et leur actuelle sécurité, il n'y a que la force de résistance de la Wehrmacht.

(IMPARTIAL du 21 septembre 1942.)

Malgré l'ampleur de la tâche entreprise, ayons confiance dans la victoire finale du Reich et de ses alliés. Si l'Angleterre ne compte vraiment que sur le désormais classique « Général Hiver » pour vaincre, cela risque d'être malgré tout, insuffisant.

Les pays de la Basse Volga jouissent généralement d'un automne assez doux, qui se prolonge jusqu'au début de novembre. Par conséquent, même à Stalingrad, point septentrional de la zone en question, le grand froid et les chutes abondantes de neige ne sont pas à craindre avant un mois et demi. C'est là une circonstance très importante et que ne paraissent pas envisager ceux qui comptent sur le Général Hivèr pour sauver Stalingrad de l'étreinte irrésistible de von Bock.

(RADIO-BULLETIN du 19 septembre 1942.)

(Quant au Caucase, rappelons-nous qu'à la guerre de 1914-1918, les opérations y commencèrent, tant du côté türk que russe, en novembre, et que la marche sur Erzeroum eut lieu en février.)

Le troisième front.

L'Angleterre ne peut créer le second front qui seul pourrait sauver l'armée communiste, mais, par contre, il en existe un troisième qui lui fera peut-être perdre la guerre.

La bataille silencieuse, la bataille invisible, celle qui tient en haleine tant de marins sur toutes les mers du globe, dans les embruns de l'Atlantique Nord, dans la féerie de la mer des Caraïbes, dans les parages des grands froids polaires comme dans ceux brûlants de la mer Rouge, cette bataille a des résonances profondes — quoi qu'on en croie — jusque sur les champs de bataille de Stalingrad ou ceux du désert égyptien.

Le deuxième front est dans les nuées — on en fait l'aveu éclatant à Washington — mais le troisième front est sur mer.

(IMPARTIAL du 23 septembre 1942.)

(Et c'est d'ailleurs pour cela que les Anglo-Saxons ne peuvent créer le deuxième.)

Cela nous remet en mémoire les tartarinades des Yankee-partners, Mister Knox and C°.

« *Sans aucun doute, nous allons créer un second front. Si cela n'est pas suffisant, un troisième. Et si ce n'est pas suffisant encore, autant de fronts qu'il faudra pour vaincre l'Allemagne.*

(VOIX D'EMPIRE du 20 septembre 1942.)

En Europe.

Dans le domaine politique international, deux nations s'imposent à notre attention : la Suède et l'Espagne.

Les résultats des élections en Suède, marqués par un progrès insoupçonné des communistes, indisposent fortement la Wilhemstrasse qui a, d'ailleurs voici quelques jours, par la voix de plusieurs de ses organes, accusé ce pays d'avoir pratiqué une neutralité bienveillante envers les ennemis de l'Axe. La tension germano-suédoise va-t-elle aboutir à une rupture ?

Quant à l'Espagne, le Caudillo vient de tenir une très importante et longue conférence — elle a duré du 17 au 21 septembre — sur la politique extérieure et intérieure du pays. Le communiqué déclare que la conférence a confirmé la politique suivie depuis six années, « politique conforme au but de la guerre civile espagnole, à l'esprit anti-bolcheviste de la jeunesse espagnole, et aux exigences du nouvel ordre européen ». Il ajoute qu'au point de vue militaire l'Espagne intensifie et améliore ses préparatifs de guerre.

Tout cela paraît annoncer qu'il y a quelque chose de nouveau à Madrid. On ne tardera pas à le savoir.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

EN FRANCE

Un des grands précurseurs de notre redressement : Maurras.

Que Charles Maurras se soit rallié dès la première heure à la Révolution Nationale ne saurait surprendre : il est certainement un des inspirateurs les plus directs et les plus influents de notre mouvement actuel. Toutes les réformes réalisées ou projetées jusqu'à ce jour par le nouvel Etat Français portent l'empreinte de sa pensée.

Rallions-nous au cri de « France d'abord ». Quand la patrie sera sauvée et reconstruite tout entière sur ses nouvelles assises morales et sociales, le meilleur régime s'imposera de lui-même pour couronner, l'édifice. En attendant, efforçons-nous chaque jour de rebâtir la France en nous inspirant des trois principes directeurs de Maurras : autorité, liberté, responsabilité.

(LEGIONNAIRE DE COCHINCHINE, 2e quinzaine de septembre.)

Echec au Gaullisme : Bravo, Dieppois !

L'affaire de Dieppe vient de nous apporter un précieux réconfort et un grand soulagement dont nous avions grand besoin.

Les informations étrangères, acharnées à jeter le trouble parmi nous, emplissaient nos oreilles d'affirmations mensongères.

Chacun de nous finissait par se demander si le malheur de nos chers compatriotes n'avait pas, malgré l'évidence, troublé les esprits et s'il ne fallait pas craindre le pire.

L'expérience est faite maintenant et nous voilà rassurés.

Les Anglais ont débarqué. Non pas des vrais Anglais bien sûr. Ils gardent leur home, déguisés en Home-Guards. Des Canadiens, des Sud-Africains, même des Américains.

Et les Dieppois n'ont pas bougé — mais pas du tout bougé.

Bravo, Dieppois !

(LEGIONNAIRE DU TONKIN du 15 septembre 1942.)

Oui, excellent exemple pour ceux qui voudraient, par leurs menées criminelles, briser notre unité ; pour ceux-là, pas de pitié, nous en sommes à l'heure de la hache :

Quand un Chef investi du Commandement crie « Rassemblement ! à mon commandement ! », *celui qui fait demi-tour et s'en va, quel que soit le mobile auquel il obéisse, est coupable et passible du poteau, sans discussion, sauf recours en grâce.*

La justice ! Des couronnes et des croix pour les bons serviteurs ; pour les mauvais : la hache du Grand Cardinal.

(ACTION du 23 septembre 1942.)

Diplomatie d'hier et d'aujourd'hui.

Le LEGIONNAIRE DU TONKIN, dans un article intitulé : « Champs de force européens », fait le procès de la pitoyable diplomatie de l'Ancien Régime, qui nous conduisit où l'on sait. A Versailles l'on fit le contraire de ce qu'il fallait. Au lieu de *se garder de grever l'avenir, de faire peser sur un peuple une sorte de pénitence et de* capitis deminutio *qui entretient chez les vainqueurs un esprit de vengeance et de dangereuse facilité, chez les vaincus, la rancœur, un invincible sentiment d'injustice et de révolte : essayer d'effacer le passé, de repartir sur des espoirs vierges.*

Une autre solution prévalut. Les juristes et les politiciens qui bâtirent les traités de paix, autant par logique rigide et incapacité à s'évader de leurs formes idéologiques, que dans l'espoir de mieux servir les intérêts de leurs pays, adoptèrent une demi-mesure en mettant la force enchaînée au service de l'idéal obscurci : une monstrueuse Sainte-Alliance démocratique sans volonté et sans puissance.

(LEGIONNAIRE DU TONKIN du 15 septembre 1942.)

Au contraire, aujourd'hui, dans une situation tragique, après les revers que cette diplomatie nous valut :

Malgré les difficultés et les revers actuels la France conservera au point de vue diplomatique sa position de grande puissance, constate le « Tat » de Zurich.

Les terribles événements de printemps 1940 n'ont pas pu détruire cette position. Personne ne doute que la France retrouvera un jour son prestige d'antan.

La preuve en est le rôle qu'elle joue aujourd'hui encore dans la diplomatie internationale. L'organe zurichois note qu'actuellement même quarante-deux Etats sont représentés à Vichy.

Il mentionne notamment le nonce apostolique Mgr Valerio Valeri qui, dit-il, au cours de ces six années de présence en France s'y est acquis une situation extraordinaire, dépassant le prestige de ses hautes fonctions. A côté de lui on peut mentionner l'Ambassadeur d'Espagne, M. Le Querrica, « cet ami éprouvé de la France avec lequel le nonce apostolique a collaboré à maintes reprises sur le plan international ».

Une intense activité diplomatique se développe à Vichy, cette ville d'eaux devenue le centre d'un grand empire.

La présence à Vichy de nombreuses légations exotiques dont celles de tous les Etats de l'Amérique latine prouvent, par leur seule présence, que le pavillon français n'a rien perdu de son prestige au delà des mers. La personnalité des missions étrangères parmi lesquelles se trouvent des hommes de grande renommée confirme le rayonnement qui jaillit de la France et la force d'attraction qu'elle exerce aujourd'hui comme autrefois.

(LEGIONNAIRE DU TONKIN du 15 septembre 1942.)

Sur les ruines de la santé populaire, des fortunes s'édifièrent. Ainsi les honorables administrateurs de la maison Pernod :

Ils n'ont jamais lésiné sur les frais inséparables de toute action en justice et, depuis 1934, leurs causes sont défendues par un des plus brillants avocats du barreau de Paris, Me Lamoureux, député de l'Allier et ancien ministre.

Grâce à tant d'énergie et de persévérance, la Société a vu croître son chiffre d'affaires et ses bénéfices selon une courbe glorieusement ascendante.

Le capital, qui était à l'origine inférieur à 10 millions de francs, fut porté en deux fois (1929 et 1932) à 45 millions de francs.

Quant aux bénéfices, ils accusent la progression suivante :

En 1928	*16.190.000 francs*
En 1929	*37.722.000* —
En 1930	*40.391.000* —
En 1931	*51.048.000* —
En 1932	*62.846.000* —

L'ascension du titre *a été impressionnante : parti d'une valeur nominale de cent francs, il n'a cessé de gagner du terrain, jusqu'à se négocier à l'une des dernières séances au cours de 1.880 francs.*

Le capital nominal de 45 millions représenterait donc, en valeur d'échange, quelque 850 millions.

(RADIO-BULLETIN du 15 septembre 1942.)

Le Maréchal, lui, a une autre façon de s'occuper des travailleurs. Tout d'abord, la lutte contre l'alcoolisme, par l'hygiène, l'organisation des loisirs.

D'autre part, une effective défense du monde du travail, au point de vue social ; le Gouvernement vient, récemment de supprimer, pour les unifier en

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

un seul organisme d'Etat, les divers groupes qui opposaient jadis les ouvriers en conflits désordonnés, dont ceux-ci étaient les premières victimes, pour le plus grand profit de leurs exploiteurs, grand patronat d'une part, chefs socialistes d'autre part, les uns et les autres étant souvent de mèche, dans la plus grande duperie qui ait jamais trompé les travailleurs, et que le Maréchal a vigoureusement stigmatisée.

Ainsi ont été balayés :

La C. G. T. de Jouhaux ;

Le Syndicat professionnel de La Rocque ;

Le Syndicat ouvrier chrétien, à tendances « démocrate-populaire ».

Aujourd'hui, *il ne s'agit plus de savoir de quel parti politique : communiste, socialiste, démocrate chrétien, républicain libéral, etc... on se réclamera ; si l'on s'organisera à la manière d'une démocratie ou d'une autocratie prenant son mot d'ordre à Moscou. Il s'agit de rendre effective la « communauté ouvrière dans le cadre du métier ».*

Seule la Révolution Nationale pouvait mener à bien une telle réforme dont tous les travailleurs ne manqueront de ressentir promptement les bienfaits.

(DEPECHE du 16 septembre 1942.)

Jeunesse nouvelle.

Celle que va forger la Révolution Nationale.

Dans l'ACTION du 24 septembre 1942, Mario Meunier, nous cite des exemples de la persistance à travers les âges d'un idéal occidental.

Serment de l'éphèbe à Athènes, lors de ses dix-huit ans :

« Je ne déshonorerai pas, juraient-ils, les armes sacrées que la patrie me donne, et je ne quitterai pas mon compagnon de rang. Je combattrai pour tout ce qui est saint et sacré, seul ou avec beaucoup, et je ne rendrai point à ceux qui nous succéderont ma patrie moindre que je ne l'aurai reçue, mais plus grande et plus forte. J'obéirai aux magistrats et aux lois, et si quelqu'un détruit ces lois ou n'y obéit pas, je les vengerai, seul ou avec mes concitoyens, et j'honorerai la religion de mes pères. Je prends les dieux à témoin de ce serment. »

Serment du chevalier au Moyen âge :

« Tout chevalier, lui disait-il, doit avoir droiture et loyauté ensemble. Il doit garder les pauvres gens, pour que les riches ne puissent les fouler, et soutenir les faibles pour que les forts ne les puissent honnir. Il doit s'éloigner de tout lieu où gît la trahison et le faux jugement. Les chevaliers doivent garder la foi inviolablement à tout le monde, et surtout à leurs compagnons ; ils se doivent aimer, honorer et assister les uns et les autres, en toute occasion. »

Pérennité de l'idéal aryen à travers les siècles, en dépit de ceux qui nient l'existence d'un génie aryen. Comparer cela à ce que cent ans à peine de domination juive dans toutes ses formes ont fait de la morale publique. *C'est ce vieil idéal de l'Aryen, homme du Travail et du Combat, que le Maréchal est en train de restaurer,* faisant table rase de l'amoralisme juif — culte de l'or, dépravation, goût du faisandé du démentiel, et du bluff.

EN INDOCHINE

L'Indochine en marche.

C'est au même rythme que s'accomplit la Révolution Nationale en Indochine, en dépit des distances : l'Empire français est un par le cœur, par la volonté patriotique et révolutionnaire.

Les récentes manifestations légionnaires furent un témoignage de cette volonté, qu'aucun obstacle n'arrêtera.

A Hanoi, il nous a été donné de constater une progression marquée du mouvement légionnaire. Le 30 août, en pleine saison estivale, 600 Légionnaires c'est-à-dire la quasi-totalité, des présents à Hanoi, ont assisté aux manifestations. C'est « dans une atmosphère vraiment nouvelle, de foi enthousiaste » que le Légionnaire Comby a enseigné à ses camarades ce qu'est la Légion, ce qu'elle a fait et quels sont ses devoirs présents.

« C'est l'heure des hommes ». Soyons-en.

(LEGIONNAIRE DU TONKIN du 15 septembre 1942.)

Mise au point.

Il n'y a pas plusieurs sortes de Légionnaires. Les anciens combattants et les volontaires de la Révolution Nationale ont un même but : servir.

Au sein de la Légion, aucune différence de qualité n'existe entre anciens combattants et volontaires : Tous, aujourd'hui, mènent côte à côte le bon combat pour refaire la France.

Légionnaires, portez votre insigne, c'est un acte de foi dans la France immortelle, c'est le symbole de la discipline à l'égard de nos Chefs.

Ceux qui l'oublient sont encore trop nombreux. Il faut y penser chaque matin et chaque fois que l'on change de vêtement.

Porter l'insigne, c'est rendre un hommage public au Maréchal, c'est montrer à tous que l'on est prêt à servir.

(LEGIONNAIRE DU TONKIN du 15 septembre 1942.)

Salut aux couleurs.

Cet hommage solennel à la Patrie, lors de la rentrée scolaire, encore un témoignage de la conscience impériale qui anime solidairement les jeunesses franco-indochinoises.

Ainsi, hier, une partie de la jeunesse intellectuelle annamite, dont l'intelligence est particulièrement vive, a su comprendre la signification du « geste » des Couleurs.

Elle aura compris, en voyant montrer ensemble les couleurs françaises et celles de leur cher vieil Annam que le destin historique des deux Pays reste confondu.

(VOIX D'EMPIRE du 19 septembre 1942).

Anniversaire.

Le 19 septembre, le peuple annamite célébra l'anniversaire du poète Nguyên-Du, l'auteur de l'illustre *Kim Vân Kiêu.*

Il n'y a peut-être pas d'exemple dans aucune littérature d'une œuvre qui soit à ce point l'objet de l'admiration, je dirai même de la ferveur de tout un peuple.

Cette admiration va parfois jusqu'au fétichisme, car pour un grand nombre de nos compatriotes, le poème de Kiêu *est une sorte de livre d'horoscopes qu'on consulte dans toutes les circonstances de la vie.*

La littérature annamite moderne.

Aujourd'hui, une nouvelle poésie annamite se crée, un âge littéraire moderne est né. L'influence de la culture française y a contribué, et cela est fort bien. Toutes les littératures du monde ont toujours évolué grâce aux apports d'autres cultures se composant avec leur génie propre, *comme naguère la haute culture chinoise influença la littérature et la poésie annamites, l'influence de la culture française ne peut agir qu'en bien sur elles. Nous ne ressentons aucune fausse honte en faisant cet aveu. Tout progrès ne peut être réalisé que par l'assimilation des beautés nouvelles, de quelque origine qu'elles soient. Il serait donc insensé de rejeter d'emblée tout ce qui vient de l'extérieur, car ce serait se cloîtrer honteusement dans l'insuffisance et ce serait aller à l'encontre de toute évolution heureuse.*

(HANOI-SOIR du 22 septembre 1942.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA VIE INDOCHINOISE

La semaine du 23 au 30 septembre 1942.

Mardi 23. — Le Résident Supérieur au Tonkin, et le Commissaire général à l'Education aux Sports et à la Jeunesse, présidèrent les cérémonies aux Couleurs organisées à l'occasion de la rentrée, dans divers établissements privés français et annamites de Hanoi.

Samedi 26. — Des avions chinois lancèrent des bombes sur Gia-lam et mitraillèrent Yên-bay, Pho-lu, faisant quelques tués et blessés. Il n'y eut pas de dégâts matériels.

Le Résident Supérieur Delsalle se rendit au chevet des blessés, à qui il distribua des secours.

Lundi 28. — L'Amiral Decoux, accompagné de M. Hælewyn, Directeur du Cabinet, visita les blessés du bombardement du 25 septembre, leur remit des secours et félicita le personnel médical pour sa sollicitude et la rapidité de l'aide apportée.

Le Résident Supérieur Delsalle se rendit dans les villages de Bacninh ayant souffert du récent bombardement ; après s'être incliné devant les cercueils des victimes, il présenta à leurs familles les condoléances du Chef de l'Union Indochinoise et celle du Protectorat, et les assura de la sollicitude de l'Administration.

LIVRES ET REVUES

Le dernier numéro de la *Revue médicale française d'Extrême-Orient* apporte, sur divers points, de remarquables et importantes contributions à la science médicale d'Extrême-Orient, notamment, une note, par MM. Galliard *et* D.-v.-Ngu, sur la répartition des Culicinés du Tonkin, et la constatation d'espèces nouvelles, une étude du Dr Farges sur la résorption rénale, et de nombreuses observations du Dr Massias et de ses collaborateurs.

Du 5 au 11 octobre 1942
Écoutez RADIO-SAIGON.

Lundi 5. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique légère ; — 17 heures à 17 h. 40 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : Relais d'une émission spéciale de Radio-Tokio ; — 20 h. 15 : La semaine de Radio-Saigon ; — 20 h. 17 : Concert ; — 21 heures : *Le Courrier des Auditeurs*, par Roméas ; — 21 h. 15 : Vos disques préférés.

Mardi 6. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Valses viennoises ; — 17 heures à 17 h. 40 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : *Petite histoire des grandes découvertes ;* par Louis Charpentier ; — 20 h. 15 : *Le Message du jour*, par la Légion ; — 20 h. 20 : La vieille Cochinchine : *Au temps des chaloupes ;* — 20 h. 50 : Concert par Mmes Leclère, Bernard et M. Becchi.

Mercredi 7. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Danses d'autrefois et chansons d'aujourd'hui ; — 17 heures à 17 h. 40 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : Les disques demandés par les enfants ; — 20 heures : Informations ; — 20 h. 15 : Concert classique : *la symphonie espagnole*, de Edouard Lalo, pour violon et orchestre ; — 21 heures : *Quart d'heure des Amateurs ;* — 23 heures à 23 h. 30 (25 m. seulement) : Informations.

Jeudi 8. — 12 h. 15 : *La minute des Jeunes ;* — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique militaire ; — 17 heures à 17 h. 40 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : Concert ; — 19 h. 55 : *Le Message du jour ;* — 20 h. 15 : Théâtre : *Parmi les loups*, pièce de Georges Toudouze.

Vendredi 9. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique légère ; — 17 heures à 17 h. 40 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : *Colline vous parle ;* — 20 h. 15 : *Le Message du jour ;* 20 h. 20 : *Le Coffret à Musique*, par Ch. Roques ; — 21 heures : Vos disques préférés ; — 21 h. 15 : Chronique des livres.

Samedi 10. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Piano syncopé ; — 17 heures à 17 h. 40 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : Causerie agricole ; — 20 h. 15 : *Le Message du jour ;* — 20 h. 20 : *Le Casino des Illusions ;* — 20 h. 50 : Musique de danse ; — 21 h. 15 : Nouvelles de France.

Dimanche 11. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Intermède classique ; — 17 heures à 17 h. 40 (25 m. seulement) : Informations-Concert ; — 19 h. 45 : Causerie ; — 20 h. 07 : La semaine dans le monde ; — 20 h. 15 à 21 h. 30 : *L'heure espagnole*, opéra de Maurice Ravel.

Naissances, Mariages, Décès...

Naissances.

ANNAM

Christian-Régis-Vladimir, fils de M. Henri Morin et de Mme, née Husson (18 septembre 1942).

TONKIN

Philippe-Marie-Jacques, fils du commandant Jean de Sury d'Aspremont, chevalier de la Légion d'honneur, et de Mme, née Saglio (21 septembre 1942).

Françoise-Michèle, fille de M. Jean Signoret et de Mme, née Landi (24 septembre 1942).

Marie-Thérèse-Marcelle, fille de M. André-Charles-Marcel Vaucheret et de Mme (23 septembre 1942).

Léas, fille de M. Henri Valentini, caporal du 9e R. I. C. et de Mme (27 septembre 1942).

Georges-Michel-Cyrille, fils de M. Jean-Eugène-Gustave Landré et de Mme (27 septembre 1942).

Fiançailles.

TONKIN

Mlle Raymonde Chambon avec M. l'aspirant Gabriel de La Varende, croix de guerre.

Mlle Valentine-Sophie-Ponnon Arpondanadin avec M. Amaloraavenadin Raymond.

Mlle Suzanne Pint-Girardot avec M. Roger Cailleux.

Mlle Nadia-Denise Hort avec M. Henri-Jean Hénaff.

Mlle Yvonne-Marguerite Coignac avec M. Lucien-Albert-Gustave Daubrège.

Mlle Paule-Marie-Laurence Lezay avec M. Boris-Henri Giraud.

Décès.

ANNAM

M. Delignon, industriel, à Phu-phong (15 septembre 1942).

TONKIN

Mme Ha-luong-Tin, née Pham-thi-Lien, à Thai-binh (22 septembre 1942).

M. Schnepf Erich, sergent au 5e R. E. I. (24 septembre 1942).

M. le médecin-général du cadre de réserve Edmond Jourdran (25 septembre 1942).

M. Nguyen-manh-Huong, tri-huyên en retraite (24 septembre 1942).

COCHINCHINE

M. Pham-van-Tuong, au cap Saint-Jacques (20 septembre 1942).

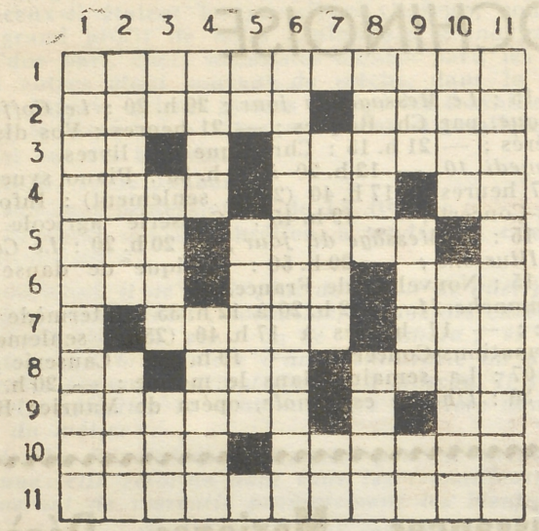
M. Léon, à Gia-dinh (22 septembre 1942).

FRANCE

M. Georges Maspero, ancien Résident Supérieur, à Saint-Tropez (21 septembre 1942).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

MOTS CROISÉS N° 85



Horizontalement.

1. — Ce fratricide sans le savoir portait sur lui-même des tablettes sur lesquelles était gravé en signes mystérieux son arrêt de mort.
2. — Voit le jour à la frontière franco-andorrane — Avide.
3. — Phonétiquement : cherchèrent leur route — Eunuque, exarque d'Italie (472-568).
4. — Se rencontre parfois dans une omelette — Généralement quand on souffre — Conjonction.
5. — N'a pas cours en France — Etablit la domination d'Athènes sur les îles de l'archipel grec.
6. — Marque la preuve de la proposition avancée — Dans « schérif » — Fin de verbe.
7. — Souvent mortel — Sans variété.
8. — Préposition — Se rendra — Se dit d'un navire n'ayant pas sa charge complète.
9. — Trou fait dans un mur pour supporter les échafaudages — Deux lettres de « Renoué ».
10. — Grand lac diminuant de surface assez rapidement — Parfois lunaire.
11. — On en rencontre plus d'un au café du Commerce.

Verticalement.

1. — Se fit passer pour le Messie.
2. — Se trompera — Mode de recrutement.
3. — En Chine — Minerve avait de tels yeux — Anagramme d'un orientaliste allemand.
4. — Au-dessus de la Logne — Débarrassa d'une certaine écorce.
5. — Phonétiquement : ancien nom de l'archipel — Tributaire de l'Ouangara.
6. — Fut facilité par la découverte de l'imprimerie.
7. — Prénom féminin — Phonétiquement : vieux.
8. — Se porte sur les plages (n'est pas dans le *Petit Larousse*). Sur l'Adda.
9. — Trois lettres d'« Hispanie ». Ancien lit d'un cours d'eau — Initiales d'un fameux corsaire (1773-1827).
10. — Lisière — Le sol l'est parfois.
11. — C'était une hérétique.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 84

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
1	T	A	R	A	B	I	S	C	O	T	E
2	E	M	E	R	I	T	E	■	R	I	P
3	R	E	T	I	R	E	■	E	■	C	O
4	E	S	■	A	A	■	E	R	E	■	U
5	B	■	O	■	N	A	V	I	R	E	S
6	R	O	T	E	■	R	■	C	I	L	S
7	A	R	E	N	A	C	E	■	E	■	E
8	T	■	R	O	S	■	N	D	■	C	T
9	U	R	■	S	■	A	V	O	C	A	T
10	L	I	E	■	I	V	O	R	I	N	E
11	E	S	T	A	F	I	L	A	D	E	S

Faites votre devoir :

donnez au

SECOURS NATIONAL

Imprimerie G. Taupin et Cie — *Le gérant :* TRUONG-CONG-DINH.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Imprimerie
TAUPIN & Cie

8-10-12 RUE DUVILLIER - HANOI

LE BUREAU EST OUVERT :
LE MATIN :
de 7h. à 11h.30
L'APRÈS-MIDI :
de 13h.30 à 18h.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Bas-relief cham.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques